Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Research Library, The Getty Research Institute

http://www.archive.org/details/annalesdumusee1810land

ANNALES DU MUSÉE

ET DE

L'ECOLE MODERNE DES BEAUX-ARTS.

SALON DE 1810.

SALON DE 1810.

Recueil de pièces choisies parmi les ouvrages de peinture et de sulpture exposés au Louvre le 5 novembre 1810, et autres productions nouvelles et inédites de l'école française, gravées au trait, avec l'explication des sujets, l'examen du Salon, et des notices biographiques sur quelques artistes morts depuis la dernière exposition.

Par C. P. Landon, Peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome; correspondant de l'Institut de Hollande, etc.

A PARIS,

Chez l'Auteur, rue de l'Université, nº 19, vis-à-vis la rue de Beaune.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

1810.

A

SON EXCELLENCE MONSEIGNEUR

DE MONTALIVET,

COMTE DE L'EMPIRE, MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

MONSEIGNEUR,

Si votre Excellence daigne me permettre de faire paraître sous ses auspices un choix des nouvelles productions de notre école, cette marque de bonté sera la plus précieuse de toutes celles dont elle m'a déja honoré.

Les Beaux-Arts, dans quelque état de prospérité qu'ils puissent se trouver, ont toujours besoin d'un ferme appui; c'est à votre constante sollicitude, Monseigneur, qu'ils doivent

les nobles encouragemens que S. M. leur dispense avec une munificence paternelle.

Convaincu de la faiblesse de mes talens, si je n'ai pu contribuer par mes propres ouvrages à la gloire de l'Ecole française, aujourd'hui la première du monde, j'aurai du moins eu la satisfaction de faire connaître ses chefs-d'œuvre; d'en répandre le goût dans les diverses classes de la société, et de sauver de l'oubli nombre de productions estimables qui, pour n'être pas placées au premier rang, sont dignes encore d'être citées avec éloge, et d'être proposées pour modèles.

Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

De votre Excellence,

Le très-humble et très-obéissant serviteur.

LANDON.

AVERTISSEMENT.

Fidèles à l'engagement que nous avons pris envers nos souscripteurs, nous continuerons de donner, à l'époque du Salon, un choix non-seulement des meilleurs ouvrages de peinture et de sculpture exposés au Louvre, mais encore des productions nouvelles qui, par leur nature ou par quelque circonstance particulière, n'auraient pu faire partie de l'exposition. Sans la réunion de ces divers objets, le desir des amateurs et le but de notre travail ne seraient qu'imparfaitement remplis : ce but est de faire connaître les meilleures compositions de nos artistes modernes, et d'en former un recueil digne d'être conservé.

Le choix du *Salon de* 1808, que nous avons publié il y a deux ans, se composait de deux volumes, où nous avions inséré plusieurs compositions d'artistes modernes, antérieures à l'exposition, et qui jusqu'alors étaient restées inédites. Le *Salon de* 1810 ne formera qu'un volume. Nous nous y bornerons également à l'époque des expositions prochaines, persuadés qu'un seul volume est suffisant pour former un choix agréable et qui ne laisse rien à desirer.

Nous croyons devoir rappeler ici à ceux de nos souscripteurs qui pourraient présumer que la seconde collection des *Annales du Musée* sera à l'avenir aussi volumineuse que la première collection que nous venons de terminer, 1° que cette seconde collection se divise en deux sections, l'une *ancienne*, l'autre *moderne*. La section ancienne, dont il paraît un volume dans l'intervalle d'un Salon à l'autre, se réduira à quatre volumes, savoir : deux pour les objets conquis dans les dernières campagnes de S. M., ou nouvellement acquis, et placés depuis peu au Musée; deux autres pour les antiquités de la *villa Borghèse* récemment arrivées à Paris, et destinées à compléter le Musée des Antiques. Il n'y a pas d'apparence que le Musée Napoléon, où les objets sont maintenant classés et rangés dans un ordre définitif, puisse admettre à l'avenir d'autres morceaux que ceux que nous venons de citer.

2°. Que la section moderne se compose de la suite des Salons, et produira tous les deux ans un volume. Cette section, qui ne peut être limitée, formera spécialement les *Annales de l'Ecole moderne des Beaux-arts*, et se continuera avec régularité et exactitude.

Guérin pinx.t mand fils sc.

Planche première et deuxième. — Andromaque et Pyrrhus ; Tableau de M. Guérin.

Aucune exposition n'avait peut-être été aussi brillante ni aussi nombreuse que celle de 1808, où l'on comptait environ huit cents objets en tous genres : l'exposition présente en offre au moins treize cents, sans que la liste des artistes paraisse plus considérable, ni que le jury chargé de l'examen des ouvrages, ait usé cette fois de plus d'indulgence que de coutume. Quelle est donc la cause de cette surabondance de productions modernes, pour lesquelles il a fallu cette année former trois nouvelles salles d'exposition ? D'abord on pourrait l'attribuer à l'empressement d'un grand nombre d'artistes pour qui ce n'est point assez d'offrir aux regards du public l'élite de leurs ouvrages ; qui croient lui devoir le tribut de tout ce qu'ils ont produit dans l'intervalle d'un salon à l'autre, et ne veulent lui cacher aucun des titres sur lesquels ils fondent leurs espérances.

Ne pourrait-on pas dire encore qu'autant le nombre des ouvrages médiocres, ou même au-dessous du médiocre, l'emporte toujours sur celui des ouvrages dignes d'éloges, autant le nombre des simples portraits excède celui des sujets d'invention ? Et dans cette multitude de portraits, combien n'en pourrait-on pas citer qui, loin de relever la gloire de l'école actuelle, ou d'ajouter à l'ornement du Salon, semblent, au contraire, en déparer l'ensemble, et ne piquent la curiosité du public, ni par le caractère

des personnages qu'ils représentent, ni par le mérite du travail; deux conditions dont l'une ou l'autre au moins devrait mériter aux portraits les honneurs de l'exposition.

Cet inconvénient n'aurait plus lieu si l'on pouvait déterminer le nombre de portraits que chaque peintre aurait droit de présenter. Mais l'intérêt particulier réclame contre cette mesure : telle personne ne se fait peindre que pour avoir son portrait au Salon; telle autre se croira mal servie par l'artiste, si le portrait n'est pas compris dans le nombre de ceux qu'il a pu faire admettre.

Quelques peintres, heureusement ils sont en petit nombre, croient éblouir la multitude et commander l'admiration par la proportion colossale de leurs figures, ou par l'énorme dimension de leurs ouvrages. Ils pensent n'avoir point fait un tableau s'ils n'ont rempli un cadre d'une grandeur démesurée; si, au Salon, ils n'occupent à eux seuls un espace qui suffirait pour dix tableaux d'une proportion ordinaire. Mais habiles à trahir leur propre gloire, ils n'ont pas prévu qu'aussitôt après l'exposition, faute d'un local suffisant, quelques-uns de ces tableaux roulés et mis à l'écart, peut-être ne reverront jamais le jour (1), à

(1) Nous pouvons citer un exemple de cette vérité. Les batailles d'Alexandre, peintes par Lebrun, monument de l'art sous un règne à jamais mémorable, placées autrefois dans la galerie d'Apollon, qui, depuis la création du Musée, a reçu une destination nouvelle, n'ont pu être replacés faute d'un local convenable; tandis que les chefs-d'œuvre du Poussin, exécutés dans une proportion moyenne, sont tous exposés dans la galerie du Musée, où chaque jour ils attestent la gloire de leur auteur.

moins qu'on n'élève exprès, pour les placer, quelque palais, quelque édifice d'une construction particulière.

D'après ces diverses observations n'a-t-on pas lieu de présumer qu'il serait utile, ou de faire un choix plus sévère des objets soumis aux jugemens du public; ou, pour éviter de les entasser les uns sur les autres, d'ordonner, non tous les deux ans mais chaque année, une exposition nouvelle? Les tableaux, nécessairement moins nombreux, y seraient placés plus près de l'œil du spectateur, et par conséquent mieux vus et mieux jugés. Cette dernière mesure paraît d'autant plus désirable, que le public ne se lasse jamais du Salon, et que l'affluence y est toujours soutenue. Il est, à certains jours, le rendez-vous des sociétés les plus distinguées et les plus élégantes. Quelquefois même d'illustres et augustes personnages daignent encourager, par leur présence, des talens qui n'ambitionnent que leurs suffrages. Disons plus : l'habitude de fréquenter ce sanctuaire des arts doit produire, dans les premières classes de l'état, une noble émulation, favorable à ces mêmes arts et à ceux qui les professent, en formant pour les uns des amateurs éclairés, en procurant aux autres de puissans et généreux protecteurs.

Au surplus, quelle que soit la valeur de ces observations, elles ne sont présentées à nos lecteurs que comme l'expression du vœu général. Ces considérations n'ont pu, dès long-temps, échapper à la sagacité du savant amateur, de l'homme de goût appelé par le souverain à la direction de ce bel établissement. Reposons-nous sur ses lumières, sur

son zèle, du soin de concilier, s'il est possible, la gloire de l'art, l'avantage des artistes, et les jouissances du public.

Comme il est rare que les grands ouvrages soient terminés long-temps avant l'époque du Salon, ce n'est guère qu'au Salon même que nous avons la possibilité de les faire dessiner; de là vient toujours quelque retard dans la publication de notre recueil. Mais le tableau d'*Andromaque et Pyrrhus*, par M. Guérin, a été mis d'avance à notre disposition; et nous sommes d'autant plus flattés de pouvoir l'offrir à nos lecteurs en tête de ce volume, que ce tableau conçu et exécuté dans le pur style héroïque, nous semble être, dans son genre, le premier de l'exposition actuelle.

Dans la peinture, comme dans la poésie, les sujets tirés de l'histoire ancienne, et particulièrement de l'histoire grecque et romaine, sont presque toujours remarquables par la grandeur et la simplicité de la pensée. Ils sont susceptibles d'un grand intérêt parce que sous des mains habiles, ils réunissent la beauté de l'ordonnance et la vérité des détails, la noblesse, la sévérité du style; et le pathétique de l'expression. Racine, celui de tous les poètes modernes, qui a mis le plus de goût et de discernement dans le choix de ses sujets, a puisé abondamment dans cette source féconde, et s'est enrichi de ses trésors. On ne saurait trop admirer l'heureux emploi qu'il en a fait dans ses tragédies, et sur-tout dans *Andromaque*, dans *Phèdre* et dans *Iphigénie*.

Comme les beaux arts ont entre eux des rapports immédiats et faciles à saisir, les tragédies

de Racine ont fourni à un grand nombre d'artistes les sujets de plusieurs compositions nobles et touchantes. M. Guérin, auteur du tableau d'*Andromaque et Pyrrhus*, dont nous donnons ici la gravure, avait déja été très-heureusement inspiré par la beauté des situations de *Phèdre*, et son pinceau avait rendu avec autant d'énergie que de goût le moment le plus pathétique et peut-être le plus intéressant de cette tragédie. Fidèle aux mêmes principes, il a voulu peindre une scène d'Andromaque, et le succès que son tableau obtient tous les jours doit lui prouver qu'on ne risque guère de s'égarer en suivant les traces du grand poète qu'il a pris pour guide.

Oreste vient au nom des Grecs demander le fils d'Hector, le jeune Astianax, qu'il leur importe de sacrifier à des ressentimens mal éteints. Avertie du danger de son fils, Andromaque court se jeter aux pieds de Pyrrhus, et implore sa protection en faveur de cet enfant,

Ce seul bien qui lui reste et d'Hector et de Troye.

Pyrrhus, qui aime Andromaque, est atendri par ses larmes. En vain Oreste lui fait envisager la vengeance des Grecs prête à suivre son refus; le fils d'Achille, dont la fierté est révoltée par ces menaces, prend Andromaque et son fils sous sa sauve-garde, et étend sur eux son sceptre en signe de protection. Témoin du pouvoir de sa rivale, Hermione s'éloigne furieuse.

Tel est le sujet de ce tableau, où le peintre a rapproché avec beaucoup d'art, deux scènes de la tragédie, et a mis ensemble quatre personnages qui ne se trouvent jamais réunis. Ce changement était nécessaire

pour donner plus d'importance à l'action, et pour faire ressortir les contrastes qui doivent résulter de la différence des caractères et du jeu des passions.

Un tableau qui, dès le jour de l'ouverture du Salon, frappe vivement et attire la multitude, est rarement un ouvrage médiocre, mais n'est pas toujours un ouvrage excellent : on en peut conclure que les succès d'enthousiasme ne sont pas toujours les mieux mérités ni les plus durables.

On a remarqué, au contraire, qu'un tableau dont la composition est noble et sage, le style élevé, doux et grave tout à-la-fois, le dessin correct et pris sur la nature, l'effet simple, l'exécution nette et sans prétention, n'était pas toujours jugé au premier aspect aussi avantageusement qu'il le mérite; parce que les beautés de ce genre ne frappent guère le commun des spectateurs, et veulent être méditées.

Aussi les beautés du tableau d'*Andromaque*, dont le succès va croissant de jour en jour, n'ont-elles pas été aussi vivement senties qu'on devrait le présumer. Les artistes ont été les premiers à en avertir le public. Leurs éloges ne sont pas équivoques.

Les personnes d'un jugement léger, d'un esprit superficiel, toujours plus affectées des imperfections d'un ouvrage que sensibles aux beautés qui les rachètent, n'ont vu d'abord dans le tableau d'Andromaque qu'une composition un peu symétrique, un ton blanc, trop généralement répandu, un geste familier dans la figure d'Oreste, une pose théâtrale et quelque raideur dans celle de Pyrrhus, trop peu de dignité peut-être dans l'Hermione, un fond nu, sans profondeur, et qui ne fuit point assez, etc. Le groupe

d'Andromaque et Astianax a pourtant trouvé grace aux yeux des juges les plus difficiles; encore cette draperie blanche, si noblement ajustée, leur a-t-elle paru ne point contraster suffisamment avec le ton des objets qui l'avoisinent.

Il faut convenir que ces diverses critiques ne sont pas sans fondement; elles n'ont d'injuste que l'importance qu'on y a mise. Quelques retouches feraient disparaître d'aussi légers défauts, et les éloges seraient sans restriction : car on n'aurait plus qu'à louer le grandiose de la composition, la justesse et l'élévation des caractères, la correction des formes, la beauté des draperies, sur-tout de celles d'Oreste et d'Andromaque, la douleur touchante de cette mère infortunée, la naïve sécurité de l'enfant, le beau choix des détails, et sur-tout, si l'on peut s'exprimer ainsi, cet accent grec, cette empreinte vraiment antique, qui distinguent cette noble production.

Nous avons dit déja que le tableau d'*Andromaque* nous semblait être, dans son genre, le premier de l'exposition. Ajoutons que non-seulement il se soutiendrait avec avantage auprès du *Marcus Sextus* et de la *Phèdre*, auxquels l'artiste a dû sa célébrité, mais qu'il leur est supérieur sous presque tous les rapports. En créant ce bel ouvrage, M. Guérin a répondu victorieusement à ceux qui prétendaient voir dans quelques autres productions postérieures et beaucoup moins heureuses, de la main du même artiste, des signes certains de la décadence de son talent.

Planche troisième. — *Angélique et Médor ; Tableau de* M. Ansiaux.

Médor, que les soins d'Angélique ont rendu à la vie, a payé l'amour de cette jeune reine du plus tendre retour. Elle devient son épouse. Enivrés de leur félicité commune, ils passent ensemble les momens les plus doux dans la retraite et loin du bruit des armes. Remplis d'un seul et même sentiment, ils cherchent à le peindre d'une manière toujours nouvelle, et prennent pour confidens de leurs feux tout ce qui les environne. Leur main trace sur l'écorce des arbres leurs noms entrelacés, et ils se plaisent à penser que ces témoignages de leur amour croîtront avec le tronc de l'arbre qu'ils en ont fait dépositaire. C'est dans cette douce occupation que le peintre a représenté Angélique et Médor. Celui-ci trace avec un stylet leurs noms réunis, Angélique semble vouloir diriger sa main.

Cette composition, dont les figures sont de grandeur naturelle, est d'un effet agréable par la fraîcheur des teintes, le brillant de la lumière, et la transparence des reflets. La pose d'Angélique est heureuse: il y a beaucoup de douceur dans ses traits et dans ceux de Médor.

M. Ansiaux a exposé quelques autres tableaux au Salon : un Christ au tombeau; le portrait de feu S. Exc. M. Cretet, comte de Champmol, ministre de l'intérieur; un portrait de femme, et une tête d'étude.

Ansiaux pinx.t Normand fils sc

Gauthérot pinx.t E. Langer sc.

Gautherot pinx.

Planche quatrième et cinquième. — L'Empereur blessé devant Ratisbonne; Tableau de M. Gautherot.

« Le 23 avril 1809, l'Empereur qui était venu re-
« connaître la place, fut atteint d'une balle au pied.
« Sa Majesté se fait penser sur le champ de bataille
« même; et comme sa blessure causait de l'inquié-
« tude. Sa Majesté n'attend pas que le pensement
« soit achevé, et s'élance sur son cheval pour se
« montrer à l'armée ». Tel est le sujet de ce tableau, qui réunit le double avantage d'offrir une action intéressante, et la représentation des personnages distingués, que l'inquiétude rassemble autour de leur auguste chef.

Un des pieds de Sa Majesté est entre les mains du chirurgien qui a mis en place les bandes et les compresses. Il se dispose à envelopper le tout dans une botte fendue que tient un officier de la garde, lorsque l'Empereur, impatient de se montrer à l'armée, pose l'autre pied sur l'étrier, saisit d'une main la crinière du cheval, et semble prêt à s'élancer. Les personnes qui entourent Sa Majesté témoignent, par leurs divers mouvemens et par l'expression de leurs traits, les sentimens dont ils sont agités.

Le Tableau de M Gautherot exposé au salon de 1808, sous le titre d'*Allocution*, lui fit honneur. Celui-ci offre un intérêt plus direct, un effet plus net, plus brillant, et est exécuté d'un pinceau plus ferme. Quelques parties laissent à desirer un peu plus de correction dans le dessin. L'attitude de Sa Majesté, quoique vraie et donnée par le sujet (l'artiste l'aura

sans doute saisie d'après nature), est cependant d'un effet peu agréable. La cuisse gauche paraît courte et trop arrondie dans ses contours. Le même mouvement et les mêmes contours se trouvent répétés dans la figure du chirurgien qui pense le pied de Sa Majesté. Les cuisses et les jambes de l'officier qui présente la botte fendue au chirurgien ne semble pas exactement en proportion avec la partie supérieure du corps, qui annonce un homme d'une haute stature. Au demeurant, la somme des objets bien exécutés l'emporte de beaucoup sur ce qu'il y aurait à reprendre. On remarque un grand nombre de détails bien rendus, entre autres la tête et les jambes du cheval de Sa Majesté; la forme, la couleur et la touche, annoncent une main exercée. Ce tableau fixe généralement l'attention du public.

Guerin pinxt. F. Lingée sc.

Planche sixième — l'Aurore et Céphale ; Tableau de M. Guérin.

« L'Aurore, accompagnée de l'Amour, soulève le voile étoilé de la Nuit, et répand des fleurs sur la terre. Dans sa course rapide, elle a vu Céphale endormi ; elle en devient éprise, et ravit le jeune chasseur à la tendresse de son épouse ». Céphale livré au sommeil et mollement étendu sur un nuage, paraît s'élever doucement vers les cieux. Une étoile qui brille au-dessus dela tête de l'Aurore éclaire d'une lumière douce et paisible cette scène de volupté. La figure de la déesse est svelte et gracieuse ; ses bras sont nus ; aucun voile ne cache sa poitrine ni ses épaules. Une robe légère et transparente, attachée au-dessous de son sein, descend jusque sur ses pieds, dont un seul est aperçu à travers les nuages.

Ce sujet charmant, digne des pinceaux du Corrgèe, se prêtait moins peut-être au talent de M. Guérin, qu'un programme purement historique où tout doit être vigoureusement prononcé. Accoutumé à donner à ses productions un caractère énergique, il semble avoir cherché dans cette occasion plutôt à imiter les formes et la couleur que lui présentaient des modèles bien choisis, qu'à créer, comme son sujet le lui permettait, le lui commandait peut-être, une nature céleste, aérienne. La composition du tableau est pleine de goût, le dessin en est correct, les carnations en sont brillantes, l'effet général en est franc et décidé, mais on y eût desiré des formes encore plus coulantes

un coloris plus fin, plus léger, un effet plus vague et plus mystérieux, enfin le charme idéal, l'accent mythologique qui doit caractériser les tableaux de ce genre.

Au reste les observations du public ne se sont fixées que sur deux points peu importans : on a trouvé que la figure de l'Amour, la moins heureuse du groupe, avait un peu de raideur dans la pose et de rondeur dans le dessin; que le nuage qui porte Céphale manquait de légèreté, qu'il était trop également divisé en petites masses, et qu'il régnait dans le tableau un ton violâtre, peu favorable à l'harmonie.

Gros pinxt. E. Lungée sc.

Planche septième. — S. M. haranguant l'armée avant la bataille des Pyramides ; Tableau de M. Gros.

L'instant est celui où S M. prononce ces paroles : *Du haut de ces monumens, quarante siècles nous contemplent.*

L'Empereur est à la tête de son armée, prêt à livrer une bataille décisive en présence de ces monumens célèbres, dont suivant l'expression du Virgile français,

La masse indestructible a fatigué le Temps.

Frappé des plus grands souvenirs, il embrasse dans son esprit toutes les révolutions du passé, les compare avec les grands événemens qu'il dirige, avec les hautes destinées que l'avenir promit à son génie et à sa fortune, et il éprouve ce profond enthousiasme que les grands hommes seuls savent communiquer à tout ce qui les environne.

M. Gros a bien saisi le mouvement et l'intention de S. M.; le geste de l'Empereur est noble et expressif, il explique le sujet au premier coup-d'œil. A gauche, sur un cheval brun, au premier plan, est S. M. le roi de Naples. Quelques-uns des autres personnages sont peints d'après nature. Tous sont disposés avec art, et contribuent à donner un grand mouvement à la composition.

On remarque sur le devant du tableau un groupe de trois guerriers, un Egyptien, un Maure et un Ethyopien mortellement blessés. Les deux premiers paraissent implorer la clémence de S. M. Cette pen-

sée allégorique est d'autant plus heureuse, que ces trois figures sont bien dessinées, d'une vigueur extraordinaire de coloris, et touchées d'une manière savante et énergique. Ce groupe est ce qu'il y a de plus remarquable dans le tableau sous le rapport de l'exécution.

Ce cadre, qui serait d'une grande dimension pour tout autre peintre que M. Gros, semble encore trop resserré pour ses pinceaux fiers et faciles. On croit apercevoir qu'il s'y est trouvé gêné, et qu'il n'a pu donner à sa verve l'essor accoutumé. Ceux qui se rappellent les ouvrages précédens de M. Gros pourraient même croire que ce tableau n'est que le fragment d'une composition plus capitale; et ce qui peut en confirmer l'idée est cette lumière générale également répandue ou plutôt dispersée dans toutes les parties, dans tous les coins du tableau. Il n'entre pas dans le systême de M. Gros, de grouper ses lumières, d'en calculer les masses, de les lier, de les ramener insensiblement à un point central, ou de temps en temps l'œil se reporte comme malgré lui, et puisse trouver un repos nécessaire. Cet artifice, connu des peintres qui ont possédé la science du clair-obscur, est le seul moyen de ramener l'œil et de captiver l'attention du spectateur.

Mlle Mayer pinx^t. E. Lingée sc.

Planche huitième. — La Mère infortunée. Tableau de Mlle Mayer.

Une jeune femme ayant perdu son enfant, lui a élevé un tombeau dans une vallée solitaire. Une pierre couverte de mousse et de gazon, et surmontée d'une croix où pend une couronne de roses, forme le modeste monument de l'amour maternel. La mère infortunée contemple avec une expression douloureuse et les yeux baignés de larmes le lieu qui renferme les restes d'un objet chéri. Près d'elle est un vase dont l'eau vient de rafraîchir les fleurs qui croissent sur le tombeau.

Nous avons eu plus d'une fois occasion de rendre à Mlle Mayer un témoignage public de l'estime que nous avons pour ses ouvrages. On y trouve réunies des idées douces et toujours gracieuses, une composition pittoresque, une grande fraîcheur de teintes, de l'harmonie, une touche moëlleuse et légère : mais Mlle Mayer laisse à desirer un peu plus de variété dans l'emploi de ces qualités précieuses. Ses tableaux ont entre eux une grande conformité, ce qui n'a rien d'étonnant, mais ils en ont beaucoup trop avec ceux du maître habile qui la dirige. Elle doit cesser d'imiter, du moment qu'elle peut créer. On cite toujours avec considération un talent neuf, original, fût-il quelquefois bizarre. Un talent imitateur est généralement estimé fort au-dessous de son modèle, souvent même au-dessous de sa propre valeur.

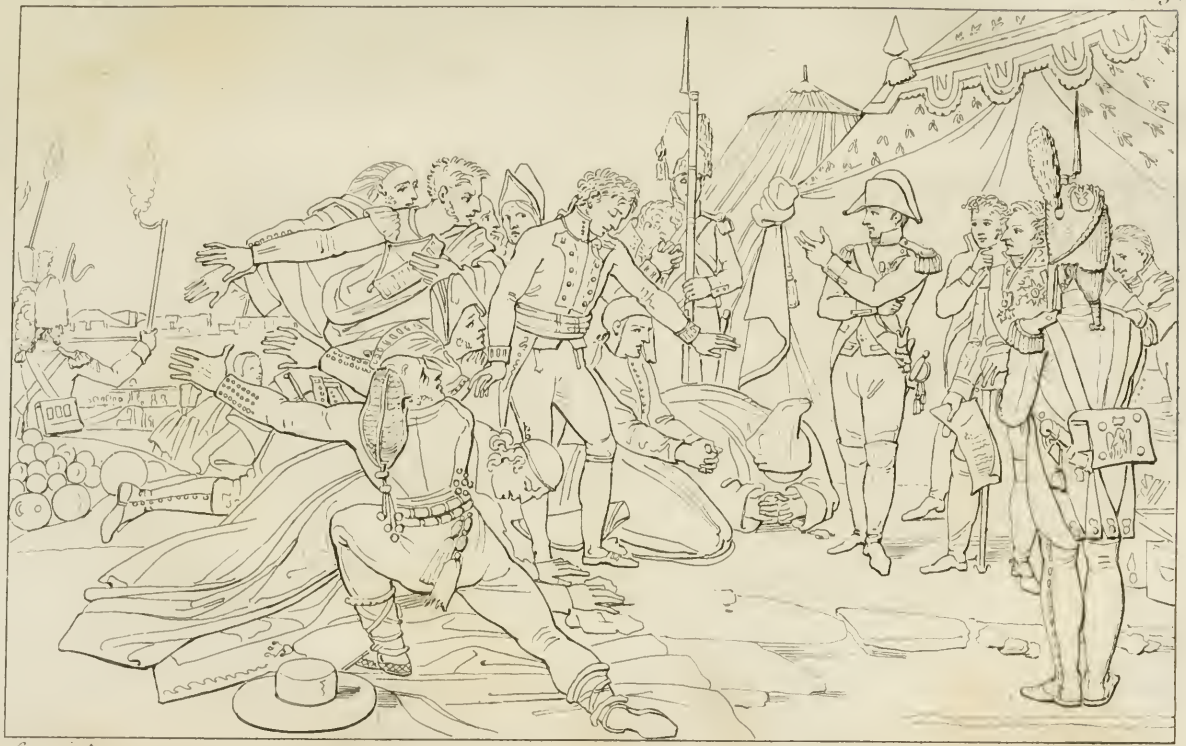
Planche neuvième. — Prise de Madrid. Tableau de M. Gros.

L'artiste a choisi le moment où S. M. reçoit à son quartier-général les députés de cette ville : ils viennent implorer la clémence du vainqueur.

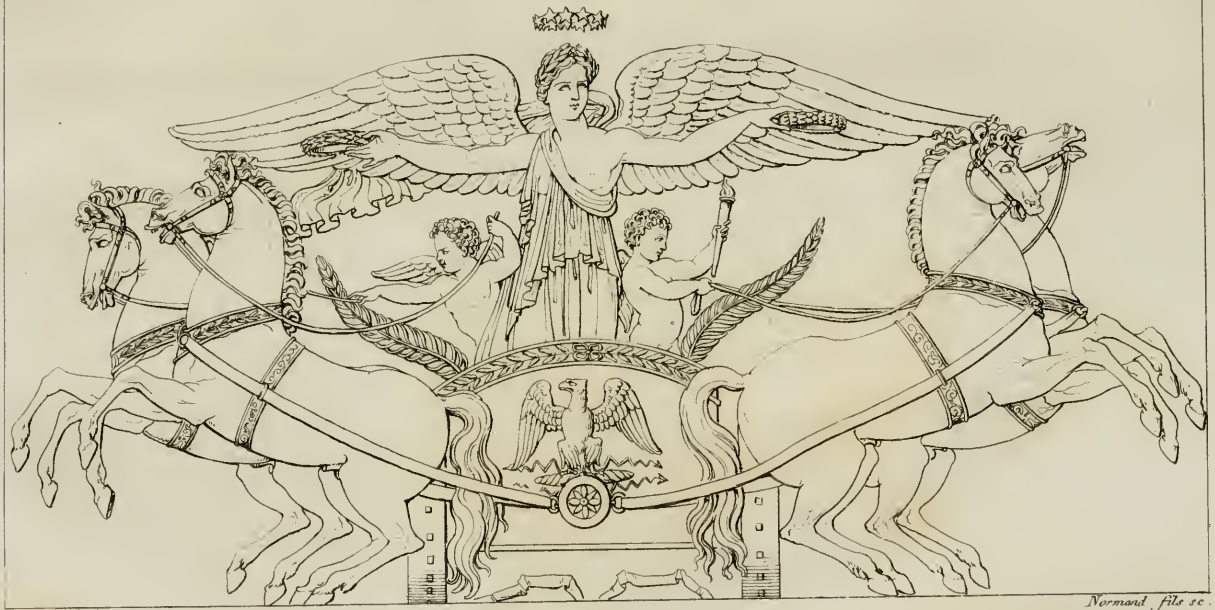
L'Empereur, accompagné du prince de Neuchâtel et d'un autre officier-général, adresse la parole au chef de la députation espagnole, composée d'habitans et de moines de différens ordres. L'officier espagnol, auquel S. M. semble adresser des repoches, les reçoit avec un air confus et humilié ; les moines marquent par leurs attitudes suppliantes, la plus parfaite soumission. Les autres, sur-tout le personnage vu de dos sur le devant du tableau, paraissent transmettre l'ordre de grace que va prononcer S. M., et suspendre l'action des bombardiers prêts à foudroyer leur ville, que l'on aperçoit dans le lointain.

Ce tableau, dont le personnage principal est le moins heureusement conçu et exécuté, offre des figures accessoires rendues avec une vigueur extraordinaire de sentiment et de coloris. Le public a paru lui donner la préférence sur celui du même auteur dont nous venons de rendre compte (Pl. 7.).

M. Gros a un rare talent pour la représentation de certains objets secondaires, qui à la vérité ne se rattachent pas toujours à la dignité de son sujet, mais dont le coloris et la touche sont d'une franchise et d'une hardiesse merveilleuses.



Gros pinxt. E. Lingée sc.



Carteller ven.t

Normand, fils sc.

Planche dixième. — La Gloire distribuant des couronnes ; Bas-relief, par M. Cartellier.

Ce bas-relief, dont les figures sont colossales, est placé au-dessus de l'entrée principale du Louvre, du côté de la colonnade. Il a peu de saillie, et est remarquable par la finesse et la pureté du travail. Les chevaux ont un beau mouvement, un grand caractère, et sont correctement dessinés. La critique s'est exercée sur la manière dont les chevaux tirent le char, et d'après laquelle il ne peut avancer ni être porté d'aucun côté. Mais cette observation, matériellement fondée, n'a pu être faite par des hommes versés dans l'étude des arts et de l'antiquité.

Premièrement ce groupe, qui se distingue par le goût de la composition, eût produit un effet insupportable, eût été même inexécutable, si les quatre chevaux eussent été placés en avant et vus en raccourci; en second lieu, les anciens, que nous pouvons prendre pour guides en ces sortes de matières, nous ont laissé plusieurs exemples de la même disposition : elle n'est donc pas nouvelle. On trouve dans le recueil de Montfaucon plusieurs médailles représentant un char tiré par des chevaux qui prennent leur direction en sens opposé.

Ce monument, le plus bel ouvrage de M. Cartellier, a été honorablement cité dans le rapport du jury sur les prix décennaux.

Planche onzième. — Priam aux pieds d'Achille; Tableau de M. Langlois.

Priam, après avoir traversé le camp des Grecs, pénètre jusque dans la tente d'Achille, et se précipitant à ses pieds, le supplie de lui rendre le corps d'Hector, privé des honneurs funèbres. Le vainqueur, dont la vengeance est satisfaite, se laisse toucher par les larmes de Priam, et lui rend les restes sanglans de son fils.

Ce sujet pathétique, l'un des plus beaux qu'Homère puisse fournir aux peintres comme aux sculpteurs, avait été proposé, il y a dix ans, pour le grand prix de sculpture (1). Il le fut l'année dernière au concours des peintres. Le prix a été décerné, au jugement de l'institut, à M. Langlois, élève de M. David. Ce tableau, aussi bien médité que dessiné, d'un grand style de composition et de caractère, peint avec une fermeté qui n'annonce point un jeune talent (le talent d'un élève), fait le plus grand honneur au maître. Nous ne craignons pas d'assurer que depuis le sujet de la Cananéenne, sur lequel Drouais remporta le grand prix en 1784, et que l'on voit maintenant au Musée, l'école spéciale n'avait point encore produit un aussi bon tableau de concours. M. Langlois est allé passer à Rome son temps de pensionnat; il n'y a nul doute qu'étant parti avec d'aussi heureuses dispositions, il ne revienne artiste consommé.

(1) Voyez *Annales du Musée*, tome 1er, pl. 2.

L'anglois pinx.t

Normand fils sc.

Normand, fils sc.

Planche douzième. — Marius à Carthage; Modèle de Statue, par M. Cortot.

Après avoir échappé aux poursuites de Sylla, le farouche Marius passe en Afrique, et rejoint son fils aux environs du lieu où fut Carthage. Là il reçoit quelque consolation à la vue des ruines d'une ville autrefois si redoutée, qui avait éprouvé comme lui les cruelles vicissitudes de la fortune. Tel est le sujet qui fut donné, l'année dernière, pour programme du grand prix de sculpture. Il fallait une figure de ronde bosse de la proportion d'un mètre.

Un sujet nouveau pour une figure seule en sculpture est assez difficile à trouver; mais dans un semblable concours, l'exécution fait presque tout; il suffit de donner au jeune artiste un motif de composition dans laquelle il puisse déployer la science anatomique et celle des formes.

C'est sur cette figure de Marius que M. Cortot, élève de M. Bridan fils, remporta le prix l'année dernière. Marius, débarrassé de son manteau, tenant d'une main son épée et de l'autre son casque, est assis sur un monceau de ruines, et paraît réfléchir sur l'inconstance de la prospérité.

La pose de cette figure est simple et naturelle, mais elle a peu de grandiose, de style et d'élevation de caractère. Les formes, quoiqu'un peu lourdes, annoncent une étude solide, et le travail de ce modèle est soigné.

Planche treizième. — *Angelique et Médor ; Tableau de* M. Berthon.

L'artiste a choisi le moment où Angélique, après avoir secouru Médor blessé, le fait transporter chez le berger, et aide elle-même à le descendre de cheval.

Ce tableau, l'un des plus agréables du Salon, y a été vu avec intérêt. Ce qui flatte l'œil plaît toujours, et lorsque l'œil est satisfait, l'esprit cherche rarement à se rendre compte du reste. En nous exprimant ainsi, nous ne voulons pas insinuer qu'il y ait beaucoup à desirer dans le tableau de M. Berthon. Son groupe est bien disposé, d'un bon goût de dessin, les détails en sont finis, et le ton général assez fin et assez lumineux. Mais il nous a semblé que les deux personnages principaux ne répondaient pas à l'idée qu'on se fait, en lisant le poëme du Tasse, de cette belle reine du Cathay, et du charmant guerrier dont elle a été si subitement éprise. Angélique, même sous les habits d'une simple bergère, devrait avoir plus de noblesse dans ses traits, plus de dignité dans son maintien. Elle n'aide point Médor à descendre de cheval, elle se pose avec une sorte de coquetterie; et, contre toute convenance, son visage paraît toucher celui de Médor. Celui-ci a peu de caractère: sans son armure on le prendrait pour un jeune pâtre d'une physionomie douce, et souffrant. Les autres personnages sont généralement faibles d'expression.

M. Berthon a négligé de se rendre compte du mou-

Salon de 1810.

Berthon pinxt.

C. Normand sc.

vement, des proportions et des formes du cheval. Il est perdu dans ce groupe de villageois; et sans la tête du cheval qu'on aperçoit près de la bordure, à droite, on ne soupçonnerait pas qu'il y en eût un dans le tableau.

Si nos observations paraissaient un peu rigoureuses aux nombreux partisans de cette agréable composition, nous pourrions répondre qu'un ouvrage qui mérite des éloges peut supporter la critique.

M. Berthon a exposé au Salon un seul portrait, celui de S. A. I. et R. l'archiduc Charles.

Planche quatorzième. — Hippolyte exilé par son père; Tableau de M. Bordier.

A peine sorti des portes de Trézène, le fils de Thésée est attaqué par un monstre marin envoyé par Neptune; tous ses gardes fuient.

> Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
> Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
> Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre, etc.

Ce tableau, début d'un artiste formé à une excellente école, est d'un heureux augure, et c'est le motif qui nous l'a fait insérer dans ce recueil.

Composé dans une proportion fort au-dessus de nature, et placé pour cette raison à une très-grande élévation, il ne peut être jugé sur la manière dont les détails sont rendus; mais rien n'empêche d'en apprécier l'ensemble. La pose d'Hippolyte, quoiqu'un peu académique, est d'un grand caractère; et tous les accessoires répondent à la figure, où l'on remarque néanmoins de légères incorrections de dessin. A la seule inspection du *trait gravé* joint à cet article, on pourrait croire qu'il y a un peu de désordre dans la composition, de papillotage dans l'effet. On serait détrompé à la vue du tableau, un ton ferme, nourri et assez harmonieux, en enchaîne les différentes parties, et l'œil s'y repose avec plaisir.

Bertier pinxt. C. Normand sc.

Salon de 1810

Pl. 13.16

Horace Vernet pinx.t

C. Normand sc

Berthon pinx.t

Normand sc.

Planche quinzième et seizième. — L'Empereur Napoléon recevant à Tilsitt S. M. la reine de Prusse.

Les tableaux d'apparat, dans le style proprement dit historique, présentent beaucoup moins de difficultés que les sujets d'action et d'expression pathétique. Les derniers exigent une profonde connaissance des passions, celle des convenances, la correction du dessin, la simplicité et la pureté d'exécution. Les premièrs, au contraire, semblent ne requérir qu'une imagination vive, abondante, sujette même à quelques caprices, mais aidée d'un pinceau brillant et facile : comme on le voit dans la plupart des tableaux de Rubens, et dans ceux de Paul Véronèse.

Il n'en est pas ainsi des sujets d'apparat, dans le style français moderne, dont le costume se refuse aux mouvemens pittoresques, et dont la composition ne présente pour l'ordinaire que des personnages en représentation, des groupes oisifs et immobiles. Ce genre (qu'il ne faut pas confondre avec celui de nos batailles, fortes d'action, de caractère et d'énergie), entraîne de plus grandes difficultés qu'on ne le pense communément. Il demande non pas de belles poses, bien cadencées, mais celles que donne le maintien habituel des personnes que l'on veut faire revivre sur la toile, une ressemblance exacte, et sur-tout l'art de grouper, sans disparate, et sans trop s'écarter de la vérité, un grand nombre de figures qui, toutes prises d'après nature, diffèrent nécessairement de grandeur et de proportion.

Il ne faut donc pas s'étonner que M. Berthon, malgré les peines qu'il a prises pour donner à sa composition un aspect animé, malgré la lumière brillante mais factice qu'il y a répandue, malgré le luxe des habits, l'éclat des broderies, la richesse des ornemens, n'ait produit qu'un ouvrage un peu froid, inférieur à son tableau d'*Angélique et Médor*, quoique ce dernier lui ait coûté beaucoup moins de travail et de soins.

De tous les tableaux d'apparat exposés au Salon depuis plusieurs années, il n'y en a guère que deux qui aient obtenu un succès non contesté : *La Prise de Vienne*, par M. Girodet; *Sa Majesté donnant ses ordres aux Maréchaux de l'Empire*, par M. Vernet.

Mme Mayer pinxt. C. Normand sc.

Planche dix-septième. — L'Heureuse Mère ; Tableau de Mlle Mayer.

Une jeune femme assise dans un bosquet, tient sur ses genoux son enfant endormi, et le contemple avec ravissement. Ce tableau, de la même main que celui de la *Mere infortunée*, dont nous avons donné la gravure planche huitième de ce volume, en est le pendant, et c'est le plus agréable des deux. Les traits de la jeune mère sont plus gracieux ; l'enfant est joli. L'effet du tableau est suave et piquant tout à-la-fois. La grande masse de demi-teinte qui enveloppe toute la partie supérieure du groupe est légère, transparente, quoiqu'un peu rougeâtre, et ne dérobe rien à la netteté des détails. Ce n'est ni par un grand caractère ni par une extrême correction que le tableau séduit ; on y trouve un certain charme qui plaît, quoiqu'il ne soit pas toujours puisé dans la nature. Voici l'éloge : pour la critique, elle n'aura aucune part à cet article. Nous aurions mauvaise grace à nous répéter.

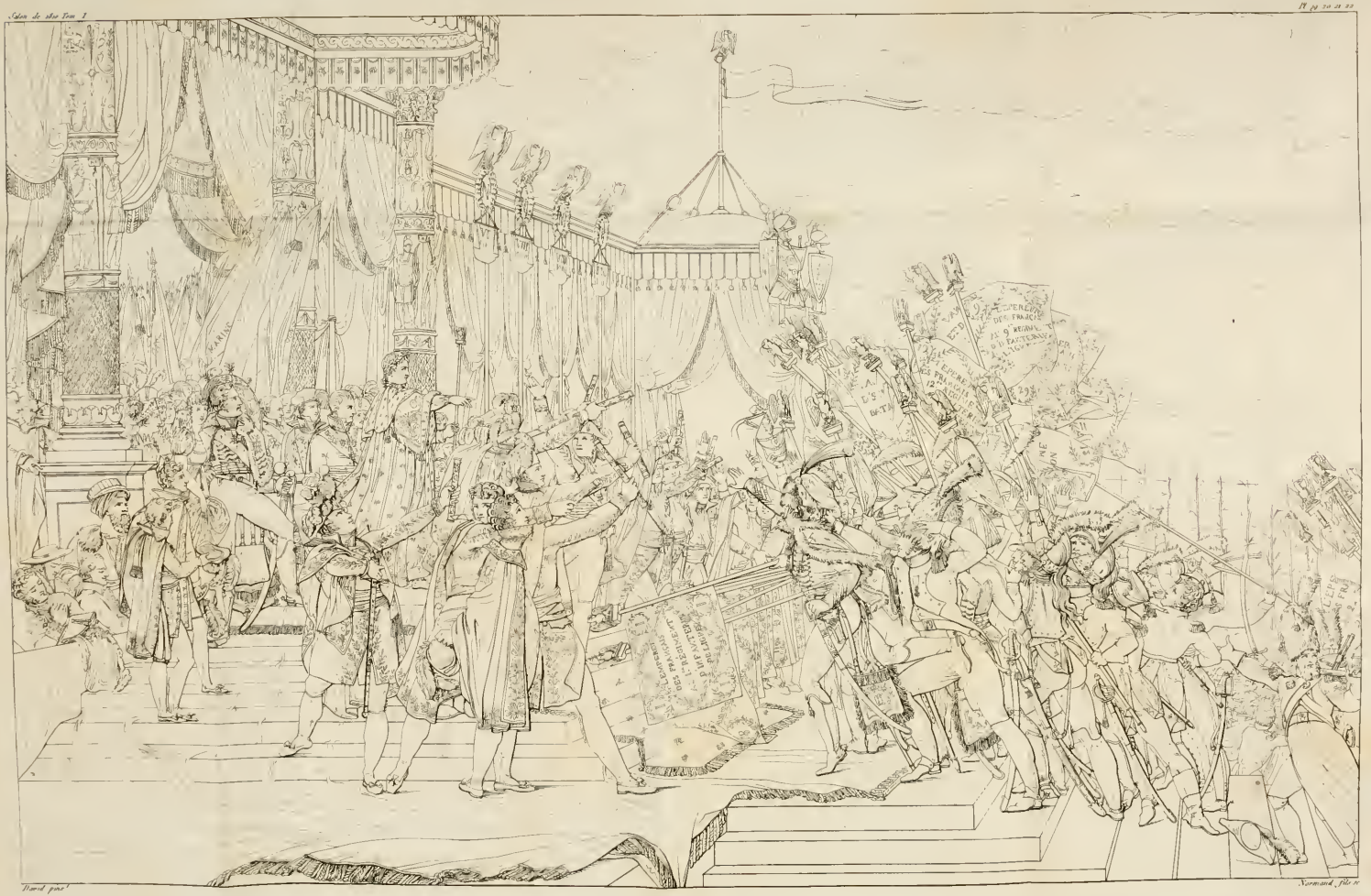
Planche dix-huitième. — *L'Hyménée; Statue, par* M. Cardelli.

On peut faire sous cette dénomination une bonne statue, mais il faut convenir que le sujet offre peu d'intérêt, et pouvait être mieux choisi. Une figure de l'Amour, de Vénus, de Minerve, ou de l'une des divinités sur lesquelles les poètes nous ont transmis diverses traditions, présenterait d'abord des idées sublimes ou gracieuses, rappellerait des faits héroïques ou des aventures piquantes; elle aurait un caractère propre, des attributs qui la feraient reconnaître. Une statue de l'Hyménée unissant deux époux se distingue encore au premier aspect; la même statue isolée nous laissera dans l'incertitude.

Les anciens représentaient l'Hyménée sous les traits d'un jeune homme couronnée de fleurs, tenant d'une main un flambeau, et de l'autre un voile, celui de l'épousée. M. Cardelli a substitué à ce dernier symbole une patère, instrument qui sert aux sacrifices.

Cette figure, moulée en plâtre et réparée avec beaucoup de soin, est de grandeur naturelle. On y trouve un certain grandiose de formes, une pureté de travail qui plaît aux gens du monde; mais la retouche a sans doute amolli, refroidi l'ensemble, en altérant les détails. La tête est ce qu'il y a de moins heureux, le sommet du crâne et les tempes sont trop serrés, et le bas du visage paraît un peu lourd. Les traits en général manquent d'expression et de finesse.

Cardelli inv.t C. Normand sc.



David pinx.

Normand fils sc.

David pinx!

Planche dix-neuvième, vingtième, vingt-unième et vingt-deuxième. — Serment de l'Armée fait à l'Empereur après la distribution des aigles au Champ-de-Mars; Tableau de M. David.

L'Empereur, entouré des princes, des princesses, des grands dignitaires, des ministres, des grands officiers et des premiers corps constitués, vient de faire à la Grande-Armée la distribution des aigles, et lui adresse ces paroles remarquables, qui terminent son discours : « Soldats, voilà vos drapeaux! Ces aigles « vous serviront toujours de point de ralliement; ils « seront par-tout où votre Empereur le jugera né- « cessaire pour la défense de son trône et de son « peuple; vous jurez de sacrifier votre vie pour les « défendre, et de les maintenir constamment par votre « courage sur le chemin de la victoire, vous le « jurez? » Toute l'armée lui répond par une acclamation unanime; et ces mots, *Nous le jurons, vive l'Empereur!* se répètent au milieu des plus vifs applaudissemens. Les aigles s'inclinent devant l'Empereur: les maréchaux d'empire élèvent leurs bâtons de commandement; officiers, soldats, tous jurent avec le plus noble enthousiasme, obéissance, dévouement et fidélité à leur souverain.

L'empereur est debout devant son trône, au milieu d'une espèce de tente élevée au Champ-de-Mars; cette longue décoration, composée de trois pavillons réunis par deux arrières-corps, est surmontée d'aigles et de banderoles flottantes, et ornée de colonnes triomphales et de riches draperies. Parmi les person-

nages qui environnent le trône, on remarque les princesses dont la physionomie pleine de grace et de douceur forme un contraste heureux avec l'expression vive et énergique qui anime les figures des guerriers. Ceux-ci sont divisés en deux groupes très-distincts : le premier, celui de MM. les maréchaux d'empire, occupe le centre du tableau; l'autre, à droite du spectateur, se compose des colonels et porte-enseignes des différens corps de l'armée. Ils sont suivis d'officiers des mêmes grades, que précède un sapeur, mais dont on n'aperçoit encore que les aigles. Dans l'intervalle de ces divers groupes on découvre dans le lointain une multitude de spectateurs attirés par cette brillante solemnité.

Tel est le sujet de cette peinture, qui demanderait une explication beaucoup plus détaillée, si la gravure jointe à cet article n'offrait pas le moyen d'y suppléer.

Quant à l'examen du tableau, il peut se réduire à un petit nombre d'observations générales; et même à quelques points de comparaison avec celui du *Couronnement*, par le même artiste. Nous avons rendu compte de ce dernier à l'époque du salon de 1808 (1).

Ces deux tableaux, d'égale dimension (trente pieds de large sur dix-neuf de haut), ont sans doute été destinés pour être pendans l'un à l'autre : leurs grandes masses sont en opposition respective. Dans chacun des deux, la principale figure, représentant l'Empereur vêtu des habits impériaux, est debout,

(1) Voyez *Annales du Musée, Salon de* 1808, tome Ier, planche Ire, page 33, et tome II, page 92.

et vue de profil. Elles sont l'une et l'autre en *contre-épreuve*.

On ne trouvait point assez de mouvement ni de variété dans le tableau du *Couronnement*. On trouve dans *le Serment* du fracas et du papillotage. Il règne dans la disposition générale du sujet une ligne diagonale de division qui partage la composition en deux masses distinctes ; l'effet en est d'autant plus désagréable, sur-tout au premier coup-d'œil, que la partie gauche est très-compliquée, et que la droite présente un vide considérable.

Dans le groupe des colonels et porte-enseignes, il y a quelques figures dont l'attitude est outrée, ou même forcée. La scène paraît trop tumultueuse, les guerriers se heurtent et se pressent tellement, qu'ils doivent se renverser les uns les autres en arrivant au pied du trône. Le groupe des maréchaux, dont l'enthousiasme doit conserver de la dignité, offre des poses théâtrales et exagérées, où l'on cherche en vain le sentiment d'une noble simplicité; leur action rappelle trop évidemment certaines représentations dramatiques d'un ordre inférieur.

Le Couronnement offrait plusieurs détails exécutés d'une manière large et savante, où l'on retrouvait tout le talent d'un grand artiste. Mais le nombre des parties négligées était considérable, et formait une disparate fâcheuse. Le tableau du *Serment* est à l'abri de ce reproche. Tout y est soigné, mais il ne présente pas de beautés aussi frappantes ; cependant le groupe des princesses est plein de goût et d'un bel effet, et les deux pages sont du dessin le plus correct et de l'exécution la plus heureuse. On peut

les comparer aux enfans de chœur du *Couronnement*; il n'y avait rien de plus agréable que ce joli groupe dans tout le tableau.

Quant à l'effet général, celui du *Couronnement*, à l'exception du côté de l'autel, avait paru terne. L'effet de l'autre tableau a le défaut contraire : les teintes vives et crues qui y sont répandues d'une manière trop uniforme ne laissent point de repos à l'œil, et portent de la confusion dans tous les objets. Ils ne se détachent pas assez les uns des autres. Le spectateur en est ébloui; il a besoin d'un long examen pour distinguer nettement l'intention et le mouvement de chaque figure.

Que résulte-t-il du rapprochement de ces deux ouvrages, qui l'un et l'autre portent l'empreinte d'un talent supérieur ? Selon nous, toute compensation faite, ils peuvent être placés au même rang. Ils offrent tous deux de belles parties, qui, sous le rapport du dessin, du coloris et de la fermeté du pinceau, sont dignes de servir de modèles aux jeunes artistes.

Comme ces deux tableaux laissent moins à desirer pour les détails que pour l'ensemble, on peut en conclure que si M. David s'attachait à représenter quelque sujet de caractère, composé d'un petit nombre de figures, il obtiendrait, à chaque exposition publique, des succès plus brillans et moins contestés.

De l'Ecluse pinx.t

Normand fils sc.

Planche vingt-troisième. — Evanouissement d'Alexandre; Tableau de M. de l'Ecluse.

Alexandre, à la prise d'une ville, reçut dans le flanc un trait barbelé. Le médecin Critobule se mit en devoir de lui faire l'extraction du fer. L'opération était dangereuse; il fallut élargir la plaie : Alexandre supporta courageusement la douleur; mais le sang ayant coulé en abondance de sa blessure, il s'évanouit. L'instant représenté est celui où ses amis et ses capitaines croient le voir sur le point d'expirer.

M. de l'Ecluse avait fait son coup d'essai au salon de 1808. Ce premier succès fut d'un heureux augure. Son dernier ouvrage annonce un progrès sensible. Le dessin en est plus soigné, la composition a plus d'ensemble, le coloris est plus vrai, plus harmonieux. Ce sujet, qui n'avait peut-être encore exercé les pinceaux d'aucun artiste en France, offre de l'intérêt, et sera peut-être goûté par quelqu'un des maîtres de notre école, qui le rendra avec toute l'énergie et toute la richesse dont il est susceptible. On desirerait, dans le tableau de M. de l'Ecluse, des contours plus soutenus, une expression plus forte, un coloris plus chaud et plus varié. Un peu de mollesse et de langueur refroidit cette composition. La masse en est trop resserrée et isolée au milieu du cadre; elle ne se rattache à aucun objet accessoire qui agrandisse et prolonge la scène hors du tableau. Le fonds est nu, et n'indique pas assez le lieu de l'action.

Planche vingt-quatrième: — L'Innocence réchauffant un Serpent; Statue par M. Callamard.

Un agneau est le symbole ordinaire de l'Innocence. M. Callamard l'a représentée sous les traits d'une jeune fille réchauffant un serpent. Elle le presse contre son sein. Le perfide reptile paraît vouloir déja lui échapper.

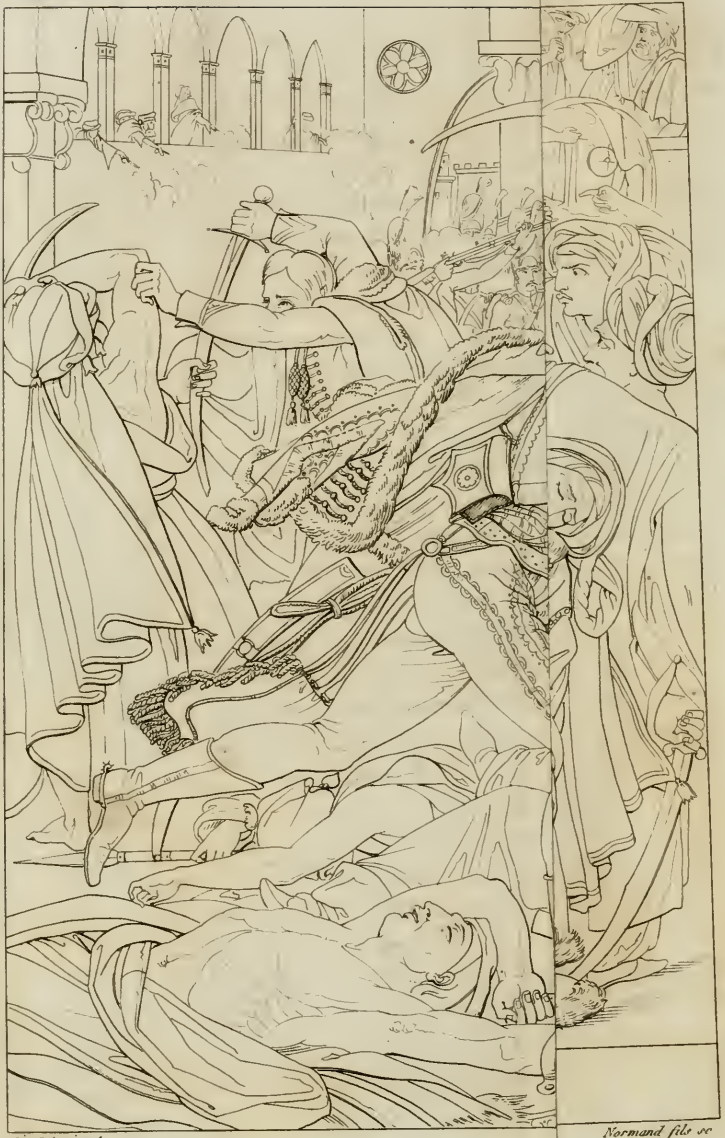
La pose de cette figure, dont la proportion est à-peu-près de grandeur naturelle, a de la grace et de la simplicité. L'artiste, en étudiant ses traits et sa physionomie, semble s'être inspiré de la petite Flore antique; il ne pouvait choisir un plus agréable modèle. Les nus de sa statue sont moëlleux, les pieds et les mains sont finis avec un soin particulier.

Cette statue en marbre, faite à Rome comme étude de pensionnaire, et appartenant au gouvernement, n'est point le coup d'essai de l'artiste. Nous avons eu plus d'une fois occasion de le citer avec éloge, et d'insérer la gravure d'un de ses principaux ouvrages dans notre *Recueil des Annales du Musée.*

Salon de 1810 Tom. I

Callamar inv.t

Imprimé par F. Normand fils



Girodet pinx.t

Normand fils sc

Planche vingt-cinquième et vingt-sixième.— La Révolte du Caire; Tableau de M. Girodet.

M. Girodet vient de prouver par ce nouvel ouvrage qu'il peut traiter avec un égal succès les sujets simples et pathétiques qui n'exigent qu'un petit nombre de personnages, et les scènes tumultueuses où règnent le trouble et la confusion, où l'action principale se subdivise en plusieurs actions particulières, qui toutes concourent au même but, et soutiennent l'attention du spectateur.

Les Français étaient maîtres de la ville du Caire : rien n'annonçait qu'ils eussent à craindre les suites de la révolte et de la trahison, lorsque tout-à-coup ils virent éclater une sédition terrible Des rassemblemens s'étaient formés dans différens quartiers de la ville, et particulièrement dans les environs de la grande mosquée. Le général Dupuy, commandant de la place, s'avance à la tête d'une escorte peu nombreuse, pour dissiper les factieux, il périt sous leur glaive, avec plusieurs officiers et quelques dragons qui l'accompagnaient. Sa mort est le signal du carnage. La révolte devient générale : par-tout où les Français sont surpris sans défense, ils sont égorgés par ces furieux. On bat la générale, des bataillons se forment, des colonnes mobiles s'avancent, plusieurs pièces de canon tirent dans les rues, et foudroient les rebelles. Ceux-ci se retranchent dans les maisons et dans les mosquées ; on les poursuit malgré le feu terrible qu'ils entretiennent ; on enfonce les portes, et l'indignation, la co-

lère , la vengeance redoublent la force et le courage des guerriers, ils taillent en pièces les révoltés, et font justice de leur trahison.

Le peintre a choisi le moment où les Français ayant pénétré dans la grande mosquée, y poursuivent les rebelles qui s'y sont retranchés, et les accablent de toute la supériorité du courage sur la fureur indisciplinée. Cette scène épouvantable est rendue avec une vérité et une énergie extraordinaires. Sur le premier plan à gauche un Français retient d'une main intrépide le bras d'un ennemi renversé prêt à faire feu sur lui, et de l'autre lève son sabre pour frapper un factieux d'une stature énorme. Ce dernier retient dans sa chute un jeune Turc blessé et déja couvert d'une pâleur mortelle. Ce groupe, qui occupe la principale partie de ce tableau, est d'une expression effrayante. On ne saurait concevoir un plus singulier contraste que celui de cet Arabe nu, basané, d'une force athlétique, d'une figure horrible, avec ce jeune Turc vêtu des habits les plus riches et les plus éclatans, et qui laisse voir encore, sur son visage décoloré, la fraîcheur et la beauté de l'adolescence.

Le mouvement de l'un est plein de fureur et d'impétuosité; l'autre, faible et expirant, s'abandonne et laisse tomber sa tête défaillante. Le premier, à l'expression sauvage de sa figure, à la férocité de son regard, à la vigueur de ses membres brûlés par le soleil, paraît sorti de la classe inférieure du peuple; le second, à la beauté de son costume, à la délicatesse de ses traits, à la dignité qu'il conserve en mourant, paraît appartenir à une famille d'un rang

élevé. L'intérêt qu'il inspire à son défenseur est noble et touchant. On aime à retrouver ce sentiment d'une tendre pitié au milieu de l'explosion des passions les plus cruelles ; et il frappe d'autant plus, qu'il se manifeste dans un homme que l'on croirait incapable de l'éprouver.

Les bornes de cet article nous empêchent de poursuivre dans tous leurs détails l'examen des plus belles parties de ce tableau ; mais nous ne pouvons nous dispenser de citer entre autres le soldat vu de dos et renversé sur le premier plan, l'Africain ajustant un coup de pistolet, et la tête coupée d'un jeune dragon, dont le visage, que l'artiste a craint de trop défigurer, conserve encore la douceur et la beauté des traits, et la finesse du coloris.

Le sujet de la révolte du Caire n'offrait aucun fait particulier, aucun personnage important ; et le tableau n'a pu se composer que d'épisodes, fruits de l'imagination du peintre : il en était d'autant plus difficile à traiter, et l'exécution devait en faire le principal mérite ; aussi l'artiste a-t-il employé toutes les ressources de son talent pour faire valoir un fond ingrat : il y a réussi. On chercherait en vain dans toute l'exposition de cette année des figures plus fièrement posées et ajustées, des nus plus correctement dessinés, des têtes d'un caractère plus énergique et plus finement étudiées, des draperies plus vraies, des accessoires mieux choisis, des détails exécutésd'un pinceau plus brillant et plus fini.

Au premier aspect, et les critiques en ont fait l'observation, on trouve dans ce tableau un peu de fracas (défaut qui toutefois n'est pas ordinaire à un

artiste cité pour la sagesse et la pureté de ses conceptions); ses personnages semblent trop pressés les uns contre les autres, et se mêlent avec une sorte de confusion. Peut-être M. Girodet a-t-il craint, en adoptant une disposition plus méthodique, d'ôter à son action cette chaleur de mouvement si nécessaire dans une scène véhémente et terrible, et qui, comme nous l'avons fait observer, n'offre à l'historien aucun trait déterminé, aucun personnage dont le nom puisse être cité.

Il nous a semblé que l'officier de hussards était d'une stature un peu trop élevée. Quelques critiques ont fait la même remarque sur la figure de l'Arabe, du moins il semble que la tête est beaucoup trop forte pour le reste du corps, que la draperie qui lui cache le cou le fait paraître un peu court, et laisse quelque incertitude sur la manière dont la tête est attachée sur les épaules.

Terminons cet article en disant que si l'ensemble de ce bel ouvrage laisse beaucoup à desirer au premier coup-d'œil, il gagne infiniment à l'examen Si, par quelque accident fâcheux, un semblable tableau venait à être endommagé, divisé en plusieurs pièces, il ne perdrait qu'une partie de sa valeur: chaque morceau mériterait non-seulement d'être conservé avec soin, mais encore d'être placé dans une école de peinture, comme un modèle du beau style dans le dessin et dans l'exécution.

M. Girodet n'a exposé au Salon qu'un seul tableau d'histoire, mais on y voit plusieurs portraits de femmes, par le même artiste, qui tous joignent au mérite de la ressemblance un dessin correct, un pinceau délicat,

mais dont les carnations tirent un peu sur le gris dans les extrémités.

Celui de madame la comtesse de P.., en pelisse et en robe de velours bleu, est un chef-d'œuvre de grace, de fraîcheur et de finesse. Ce portrait est sans contredit le plus agréable du salon; il ne serait pas déplacé près de certains portraits de Raphaël et de Léonard de Vinci, dont M. Girodet semble chercher le style noble et pur.

Nous avions omis de parler de deux beaux portraits en pied, peints par M. Gros, ceux de M. le général de division, comte Legrand, et du général Legrand, son fils. Celui du père, sur-tout, se fait remarquer par la vérité du coloris, la force du relief, et la chaleur du pinceau.

Si les peintres d'histoire continuent de se livrer au portrait, ils ne laisseront rien à faire à ceux qui se sont formés exclusivement dans ce genre. Aussi, par représailles, quelques peintres de portraits ont-ils tenté d'usurper le domaine des peintres d'histoire, et de s'élever à la hauteur des compositions héroïques ou poétiques. Le public a pu juger de quel côté est l'avantage du combat.

Planche vingt-septième. — Mort de Gaul, ami d'Ossian; Tableau de M. Belloc.

« Gaul, fils de Morni et chef de Strumon, étant allé seul sur une côte ennemie, succomba sous le nombre. Evircoma, son épouse, s'est embarquée avec Ogal, leur enfant, pour aller au-devant de lui. Elle l'a trouvé mourant; et après avoir pansé ses blessures, elle s'efforçe de le ramener à Strumon, dans son esquif. »

Cette frivole et nombreuse portion du public qui ne juge le plus souvent un ouvrage que d'après la réputation de l'auteur, a peu remarqué celui-ci. Il ne faut pas s'en étonner, c'est le début d'un jeune peintre. L'aspect du tableau est sombre et austère, car c'est un effet de nuit; et pour surcroît de défaveur, il est placé fort haut dans la salle d'exposition. Que de motifs de prévention contre un ouvrage qui n'a point eu de prôneurs. Cependant le mérite réel de cette composition, et plus encore ce qu'elle promet, n'a pu échapper aux yeux des connaisseurs. On y remarque un bon style, un dessin large et assez correct, une grande fermeté de masses, un vif sentiment d'expression générale.

Quant aux détails, dont il est impossible de saisir d'aussi loin la précision et l'exécution, s'ils répondent au grandiose de l'ensemble, l'auteur est digne de félicitations et d'encouragemens. Mais nous l'invitons à traiter, après celui-ci, quelque autre sujet éclairé de

Belloc pinx.t Normand fils sc.

la lumière du jour : un effet de nuit, quelque recommandable que soit d'ailleurs un tableau, semble le ranger dans la classe des dessins. M. Belloc, qui déja paraît bon dessinateur et homme de goût, doit se montrer coloriste à l'exposition prochaine.

Planche vingt – huitième. — Sujet pastoral ; Dessin de M. Fragonard.

Ce dessin est vaguement indiqué, dans la notice du Salon, sous le titre de *Sujet pastoral tiré des églogues de Virgile*. Il nous semble que l'artiste aurait dû citer l'églogue ; car, à moins que le sujet ne se rapporte à la première, ce que nous n'osons assurer, nous ne voyons pas dans laquelle des dix églogues M. Fragonard aurait puisé sa composition. Mais de crainte de faire quelque interprétation fausse, nous ferons abstraction de la pensée de ce joli dessin, pour ne parler que de la manière dont il est rendu.

Il est exécuté au crayon noir sur papier blanc, et les figures ont environ dix-huit pouces de proportion. Le style et l'effet en sont très-pittoresques ; les formes, sinon très-correctes, sont sveltes et d'un bon goût. Il règne généralement dans ce dessin, l'un des plus agréables de l'exposition, un sentiment de grace, de douceur et d'élégance qui l'a fait remarquer des connaisseurs.

Le travail du crayon, quoique très-fini, n'a pas la froideur ordinaire des dessins de ce genre ; genre séduisant, mais dangereux, qui fut à la mode durant quelques années, et dont le public se lassa bientôt, parce que les talens les plus faibles y obtenaient facilement une sorte de succès.

On regrette que M. Fragonard, doué d'une imagination riante et d'un talent facile, ne les ait pas consacrés à l'étude de la peinture, pour laquelle il semble né, et se soit contenté de briller dans un genre très-inférieur ; mais on se garde de le blâmer, en songeant que peut-être il a eu la rare modestie de se rendre justice, et que la nature, qui lui a accordé le don de la composition, a pu lui refuser le coloris.

Fragonard pinx.t Normand fils sc

Serangeli pinx.t Normand, fils sc.

Planche vingt-neuvième. — La Mort d'Alceste ; Tableau de M. Sérangéli.

L'histoire française moderne offrant aux peintres de notre école une source inépuisable de faits glorieux dignes d'être transmis à la postérité, celle des temps héroïques, toute féconde qu'elle est en traits fameux, et plus favorable à l'étude du dessin et des beautés idéales, a dû néanmoins se trouver négligée, parce que les événemens qu'elle rappelle ne présentent que l'intérêt des siècles reculés. Aussi les tableaux d'histoire, proprement dits, deviennent-ils plus rares de jour en jour; et l'on doit savoir gré aux artistes qui, dans l'heureux emploi de leurs momens, peuvent tout à-la-fois consacrer leurs pinceaux à la gloire nationale, et à l'étude des parties les plus difficiles de l'art. Cette considération nous a particulièrement engagé à faire graver l'étude des parties les plus difficiles d'Alceste, par M. Sérangéli.

Le peintre a tiré son sujet d'Euripide. Alceste expire dans les bras de ses enfans et d'Admète son époux. Dans le fond, à droite, on voit Hercule qui vient arracher Alceste à la mort; à gauche est la statue d'Apollon, protecteur d'Admète, dont il avait favorisé l'union avec la fille de Pélias.

M. Sérangéli a exposé quelques autres ouvrages au Salon; ils nous donneront occasion de revenir sur celui-ci.

Planche trentième. — La Mort du général Colbert ; Tableau de M. Schnetz.

L'instant choisi par l'artiste est celui où le général Colbert, placé sur son séant, et voyant la déroute des Anglais, prononce ces dernières paroles : « Ma mort « est digne d'un soldat de la Grande-Armée, puis- « qu'en mourant je vois fuir les derniers et éternels « ennemis de ma patrie ». La notice du Salon ne contient pas d'autres détails sur ce sujet, dont les diverses circonstances ne sont pas assez présentes à notre mémoire pour que nous puissions en ajouter quelqu'une à cette simple explication.

La composition de ce tableau a été remarquée parmi celles du genre historique moderne, sous le rapport de la distribution des masses et de la dégradation des plans. Le ton général en est un peu triste et égal ; ce défaut ne tient peut-être pas moins à la teinte monotone du costume des personnages, qu'au coloris particulier du peintre. Il est difficile, à la distance où est placé le tableau, d'en juger les détails. On croit s'apercevoir néanmoins qu'ils sont généralement soignés, et que ce premier ouvrage de M. Schnetz promet un artiste de plus à notre école.

Schenet; punx.t Normand, fils sc

De Boisfremont pinx.t

Mme. Soyer née Landon sc.

Planche trente-unième. — La Clémence de S. M. l'Empereur et Roi ; Tableau par M. de Boisfremont.

« Le prince de Hatzfeld était chargé par S. M. « l'Empereur, du gouvernement civil de Berlin. Des « lettres interceptées aux avant-postes firent con- « naître qu'il instruisait le prince Hohenlohe des mou- « vemens des Français; en conséquence, il fut arrêté, « et allait être jugé devant une commission militaire, « quand la princesse Hatzfeld vint se jeter aux pieds « de S. M., protestant de l'innocence de son mari, dont « elle était elle-même persuadée. *Vous connaissez l'é-* « *criture de votre mari*, lui dit l'Empereur; *je vais vous* « *faire juge*, et il lui remit la lettre interceptée. Cette « princesse, grosse de plus de huit mois, s'évanouissait « à chaque mot qui lui découvrait combien son mari « se trouvait compromis. L'Empereur fût touché de « son état. *Eh bien*, lui dit-il, *vous tenez cette lettre,* « *jetez-la au feu; cette pièce une fois anéantie, je ne* « *pourrai plus faire condamner votre mari.* »

Ce trait de clémence avait déja fait le sujet de plusieurs dessins et estampes connues ; aucune de ces diverses compositions n'a le mérite de la simplicité et de l'expression qui distinguent le tableau de M. de Boisfremont. La figure de l'Empereur est pleine de noblesse et d'aménité. Celle de la princesse, dont la situation est rendue avec beaucoup de naturel et d'abandon, se fait encore remarquer par une grace particulière. Un ton suave et harmonieux achève de caractériser ce morceau, l'un des plus agréables de l'exposition, et sur lesquels l'opinion publique s'est déclarée le plus favorablement. Les figures sont de grandeur naturelle. Réduit à une demi-proportion, un tableau de ce genre ne perdrait ni de son intérêt ni de son agrément. Il serait même à desirer que les artistes voulussent se restreindre à de petites dimensions, dans les sujets qui n'exigent pas un grand mouvement, et dont l'étude du nu n'est pas la partie essentielle. Ils économiseraient du temps, de la dépense, et trouveraient plus facilement l'occasion de placer leurs ouvrages.

Planche trente-deuxième. — Scène de Naufrage, tirée d'Ossian; Tableau de M. Lemire, jeune.

« Cathula avait quitté les rives d'Icrouna, et elle « retournait à Imistore accompagné de Rosgala, son « épouse, et de Couloch, leur jeune enfant; assailli « par une tempête, leur esquif s'est brisé contre des « rochers, sur les pointes desquels ils ont trouvé « pour quelque temps un refuge; cependant l'onde a « gagné les sommités du roc : dans le cours de cette « déplorable situation, Rosgala a donné le sein à son « fils, l'a enveloppé de ses vêtemens, puis l'a placé « endormi sur le bouclier de son époux. L'infortuné « Cathula, à son tour, a déposé près de Couloch « l'arme de ses pères, et d'une main soutenant Ros- « gala, dont un dernier regard implore le ciel, de « l'autre il confie douloureusement aux flots ce gage « précieux de leurs amours. »

Ce tableau, d'un bon style et d'un bon goût de dessin, se fait remarquer par une expression douce, qui laisse à desirer néanmoins un peu plus d'énergie, et par le soin avec lequel l'artiste en a rendu tous les détails. On aperçoit dans le coin à droite, les pieds et une partie du corps d'un des compagnons de Cathula. Le groupe des trois figures principales semble trop isolé au milieu du cadre; une scène de ce genre eût demandé plus de mouvemens, peut-être même un peu de désordre.

Les figures de ce tableau sont de grandeur naturelle.

Leonore, pour prix !

Wm. Sayer née London sc.

Lemire Père imp.t Mme. Soyer née Landon sc.

Planche trente-troisième. — L'Amour mettant une corde à son arc ; Statue de M. Lemire père.

Cette jolie figure, d'environ quatre pieds et demi de proportion, et dont l'auteur n'a encore exécuté que le modèle en plâtre, rappelle les formes naïves de l'Adolescence. La pose en est nouvelle, vraie et gracieuse. Le mérite bien réel de cette statue, dont le style n'est pas un style de convention, a pu échapper à beaucoup de personnes qui ne sont pas convaincues que la sculpture des anciens n'est que l'imitation épurée des formes que présente la nature dans sa noble simplicité. C'est cette simplicité, trop rare dans les productions modernes, qui place la statue de M. Lemire hors de la ligne commune. On peut dire encore, à l'éloge de cet estimable artiste, que son modèle n'est pas fatigué par ce fini ou plutôt par ce poli excessif, qui énerve le caractère de tant d'ouvrages de ce genre; dangereux sacrifice que quelques artistes font, même contre leur gré, au desir d'attirer les suffrages de la multitude.

Planche trente-quatrième. — Dibutade venant visiter le portrait de son amant; Tableau de Mme Chaudet.

Douée d'un talent aimable et gracieux, madame Chaudet fait encore preuve de modestie et de prudence en ne choisissant que des sujets plus susceptibles d'agrément que d'énergie. Ses succès, moins brillans peut-être, n'en sont que plus certains et plus doux pour elle; si l'éloge ne va pas jusqu'à l'enthousiasme, du moins la critique est sans amertume. Cette gloire, dont madame Chaudet paraît se contenter, ne suffirait pas sans doute à quelques autres dames artistes qui ne craignent pas de rivaliser avec les talens les plus robustes. Mais leur ambition pourrait-elle être blamée? Un demi-succès dans une carrière si difficile est toujours glorieux, une chute peut encore être honorable.

Dibutade, après avoir tracé sur la pierre les contours de l'ombre de son amant, vient visiter son ouvrage; assise sur un banc où elle a posé une corbeille de fleurs, elle tourne tendrement ses regards vers ce premier essai de l'art, qui lui rappelle des traits chéris.

La figure de Dibutade est ajustée avec goût. Le fond du tableau représente un paysage riant mais solitaire. L'aspect du tableau est frais et lumineux. Les carnations laissent à desirer une teinte plus chaude et plus vigoureuse, que le temps pourra seul y ajouter.

Mme Chaudet pinxt. Mme Soyer née Landon sc.

Drolling fils pinx.t Mme Sayer née Landon sc.

Planche trente-cinquième. — La colère d'Achille ; Tableau de M. Drolling, fils.

Agamemnon devant les rois de la Grèce assemblés, forcé de rendre Chriséis à son père, menace Achille d'aller lui enlever sa captive Briséis. Le fils de Pelée, transporté de fureur, saisit son épée, incertain s'il la plongera dans le sein d'Atride, ou s'il modérera les transports de sa colère. Tandis qu'il hésite, Minerve, envoyée par Junon, descend des cieux. Invisible à tous les Grecs, visible pour le seul Achille, elle s'arrête derrière lui, saisit sa chevelure, et tâche de calmer le ressentiment qui l'agite. Le héros se retourne, reconnaît Minerve, et se soumettant à la volonté des dieux, il repousse son épée dans le fourreau.

Ce sujet, l'un des plus riches et des plus difficiles que le poëme d'Homère puisse fournir à la peinture, a été proposé pour le grand prix au dernier concours. Il a été accordé à M. Drolling, élève de M. David, et fils de M. Drolling, artiste distingué, auteur de plusieurs jolis tableaux de scènes familières, exposés au salon de cette année.

Le tableau de M. Drolling fils se fait remarquer par l'agrément de la composition, un bon goût de dessin, une exécution très-soignée. On aimerait à trouver plus de vigueur d'expression dans la figure d'Achille et dans celles de quelques-uns des principaux personnages.

Gérard pinx.t

Planche trente-septième, trente-huitième, trente-neuvième et quarantième. — Bataille d'Austerlitz ; Tableau de M. Gérard.

L'exécution de ce morceau, depuis si long-temps attendu, a fixé la réputation de M. Gérard dans un genre où il n'avait encore rien produit, et doit rassurer les personnes qui semblaient craindre qu'un artiste qui jusque-là n'avait traité que des sujets simples ou gracieux, ne pût s'élever à la hauteur des conceptions fortes et animées.

Le moment de la journée d'Austerlitz, qui fait le sujet de ce tableau, est celui où « le général Rapp « vient annoncer à l'Empereur que la garde impé- « riale russe a été repoussée. »

L'Empereur, à cheval, placé sur un tertre qui domine la plaine d'Austerlitz, est entouré de son état-major et d'officiers ennemis faits prisonniers. Le fort de la journée est passé. Le général Rapp, couvert de blessures, arrive au grand galop, et vient annoncer à l'Empereur la défaite de la garde impériale russe, qui avait tenu la dernière.

Dans le lointain, à gauche, on aperçoit une partie du champ de bataille. Sur le devant, du côté de l'Empereur, un officier russe expire sur un affût de canon brisé. Plus loin, un soldat renversé est près d'être foulé aux pieds par un cavalier. Près de lui, un jeune cuirassier blessé se soulève, porte la main sur son cœur, et semble quitter sans regret la vie,

puisqu'il la perd en combattant pour le héros qu'il salue de ses derniers regards. Un chasseur apporte le drapeau qu'il a enlevé à l'ennemi, et meurt au moment où il vient déposer ce gage de sa valeur aux pieds du souverain dont un coup-d'œil vient de le récompenser. Un mamelouck, obligé de mettre pied à terre, semble abandonner avec peine son cheval renversé et mourant. Sur un plan plus éloigné, on aperçoit un groupe d'officiers de cavalerie, qui vient de s'ouvrir pour laisser passer le général Rapp.

Telle est l'ordonnance de ce tableau, remarquable par l'importance de l'action, par la belle disposition de l'ensemble, et par le soin avec lequel les détails sont rendus. Le calme et la sérénité du principal personnage, du héros que la fortune ne peut trahir, contrastent heureusement avec l'impétuosité du jeune guerrier qui vient lui annoncer la victoire, et dont le mouvement est plein de chaleur et d'enthousiasme. Tous les autres se distinguent par la vérité et la noblesse des caractères.

La couleur générale du tableau est un peu sombre; peut-être est-ce un effet du ciel orageux dont il est éclairé. Les personnages sont un peu trop pressés du côté de l'Empereur. On dirait que l'air ne circule pas assez librement dans cette partie de la scène. Quelques critiques ont remarqué que le mouvement du cheval qui porte le général Rapp était trop précipité; qu'il était lancé de manière à ne pouvoir s'arrêter devant l'Empereur. L'observation est matériellement vraie, mais ce mouvement était nécessaire pour indiquer l'action. Le défaut de ce cheval, comme de

celui que monte l'Empereur, est de présenter un léger raccourci, qui nuit au développement des profils; ils sembleraient au premier aspect manquer de correction et d'élégance.

Ce bel ouvrage a reçu du public un accueil constamment favorable; il n'a eu ni détracteurs atrabilaires, ni admirateurs outrés; et, contre l'ordinaire, l'opinion s'est maintenue assez généralement dans les bornes de la justice. Cela devait être ainsi. Le tableau a peu de défauts, et aucun de ces défauts n'est important. Les beautés, au contraire, toutes d'un ordre distingué, y sont nombreuses, et se soutiennent à-peu-près à un égal degré. On peut même dire qu'aucune partie essentielle du tableau ne se montre éminemment supérieure au reste. Les gens d'un goût susceptible y trouveront leur compte; ceux qui ne craignent pas de rencontrer des défauts dans un ouvrage, mais qui veulent être fortement émus par quelque coup de force inattendu, extraordinaire, pourront desirer quelque chose dans celui-ci. Cependant nous ne croyons pas qu'on puisse rendre plus heureusement la figure de l'Empereur et celle du général Rapp. Parmi les figures accessoires, celle de l'officier russe mourant sur l'affût d'un canon nous paraît un chef-d'œuvre d'expression et de pinceau, et formerait, même isolée, un tableau de l'intérêt le plus touchant.

Qu'il nous soit permis de manifester ici notre sentiment sur le caractère particulier du talent d'un grand artiste. Tel peut-être, parmi les émules de M. Gérard, dessine avec plus de pureté, dispose dans un plus grand style; tel autre compose avec plus de

feu, possède un pinceau plus fier, un coloris plus chaud et plus animé : tel autre encore, moins confiant en ses propres forces, suit avec plus de scrupule la route tracée par les anciens : aucun autre peut-être ne sait combiner avec plus de goût et d'adresse les divers élémens qui concourent à former un ouvrage complet, digne de plaire aux amateurs les plus délicats.

Meynier pinx.t C. Normand sc.

Planche quarante-unième. — La Sagesse préservant l'Adolescence des traits de l'Amour; Tableau de M. Meynier.

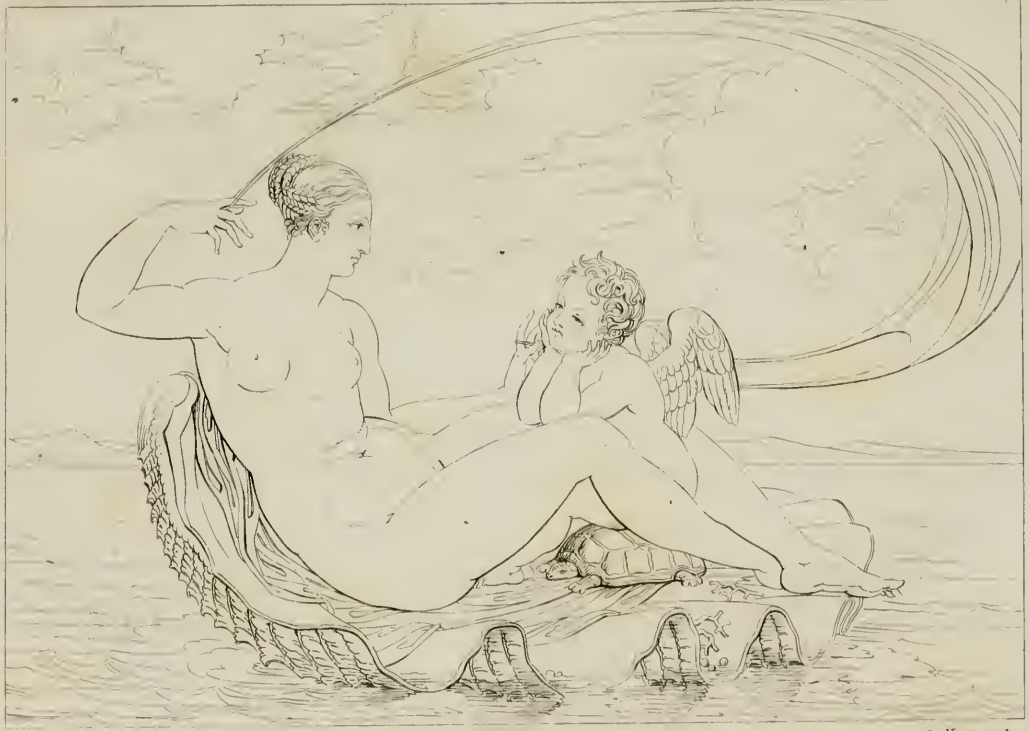
Ce sujet allégorique, l'un des plus agréables de l'exposition actuelle, est de l'auteur du tableau des *Adieux de Télémaque et d'Eucharis*, qu'on vit au Salon il y a quelques années, et qui vient d'être honorablement cité dans le rapport sur les prix décennaux. Le tableau de *la Sagesse préservant l'Adolescence des traits de l'Amour*, quoique composé dans un style bien différent, offre le même goût dans l'ordonnance, la même grace dans l'exécution, un dessin non moins correct, et le coloris frais et riant qui convient à un sujet idéal.

Cette allégorie s'explique aisément et au premier coup-d'œil, et ce n'est pas un médiocre avantage dans un genre où il est si difficile de réunir la clarté et l'intérêt; dans un genre dont l'emploi favorable aux productions d'un art qui parle à l'imagination seule, tel que la poésie, se prête avec moins de succès aux arts d'imitation, tels que la peinture et la sculpture; sur-tout lorsque le sujet est compliqué, ou nécessite le concours d'un grand nombre de personnages.

On voit, dans le tableau de M. Meynier, la Sagesse personnifiée sous les traits de Minerve. La déesse couvre de son égide un jeune homme qui représente l'Adolescence. Il est en butte aux flèches que lui lance une foule d'Amours qui voltigent autour de lui. Leurs traits repoussés par l'impénétrable bou-

clier de la déesse, s'émoussent et tombent à ses pieds. On voit sur le devant du untableau une jeune femme endormie, sans parure et sans voile. C'est la Volupté. L'Adolescent jette sur elle un regard où se peint le regret qu'il a de s'en éloigner. Il paraît faire un effort sur lui-même pour résister au penchant qui l'entraîne. Un petit amour s'approche, le prend par la main pour l'attirer vers lui ; mais le jeune homme résiste aux séductions, et suit la déesse, dont la sérénité contraste avec le tronble dont il est agité.

Ce tableau est le pendant de celui de *l'Aurore et Céphale*, par M. Guérin, dont nous avons déja donné le trait dans ce volume. Tous deux ont été exécutés pour M. de Sommariva, amateur distingué, qui, par d'utiles encouragemens et par un noble emploi de sa fortune, se plaît à exciter parmi les peintres de notre école une heureuse et louable émulation.



L. andon pinx.t C. Normand sc.

Planche quarante-deuxième. — Vénus et l'Amour ; Tableau de M. Landon.

L'Amour et sa mère voguent sur l'Océan. Une conque forme la nacelle. Vénus tient déployée dans les airs sa ceinture, qui lui sert de voile.

Les figures de ce tableau sont de grandeur naturelle.

Planche quarante-troisième. — Les Enfans de Joseph bénis par Jacob ; Tableau de M. Abel.

Jacob a retrouvé son fils Joseph en Egypte, puissant à la cour de Pharaon, et comblé des bienfaits de ce roi, dont il a sauvé le peuple des horreurs de la famine. L'épouse de Joseph lui a donné deux fils; il les amène auprès de Jacob, et lui demande pour eux la bénédiction paternelle. Le vieillard se soulève de son lit; Joseph veut diriger la main de son père sur la tête de Manassé, Jacob la maintient sur celle d'Ephraïm, le plus jeune des deux. L'épouse de Joseph partage l'émotion de cette scène patriarchale.

Un mélange d'onction, de gravité et de simplicité doit caractériser un tableau de ce genre; on le retrouve dans les figures de Jacob et de ses deux petits-enfans. La figure de Joseph est moins heureusement conçue, quoique son action soit assez vraie. Celle de son épouse a de la noblesse dans la pose et dans l'expression.

Les figures de ce joli tableau sont de proportion demi-nature.

Abel pinx.t Normand fils sc.

Sébastien leroy pinxt Normand fils sc.

Planche quarante-quatrième. — Les Adieux d'Ariane et de Thésee, prêt à descendre dans le labyrinthe pour y combattre le Minotaure; tableau par M. Sébastien Leroy.

Thésée, dixième roi d'Athènes, après avoir purgé l'Attique des brigands qui l'infestaient, se proposa de délivrer sa patrie du honteux tribut qu'elle payait à Minos. (Les Athéniens étaient obligés d'envoyer tous les sept ans sept jeunes garçons, et autant de filles, pour servir de pâture au minotaure, enfermé dans le labyrinthe de Crète.) Thésée, avant de partir pour détruire ce monstre, consulta l'oracle de Delphes, qui lui promit un heureux succès si l'amour lui servait de guide. Arrivé à la cour de Minos, il inspira une vive passion à Ariane, fille du roi; cette princesse lui donna un peloton de fil, à la faveur duquel il sortit du labyrinthe.

L'artiste a choisi l'instant où Ariane, après avoir remis à son amant l'épée qui doit lui servir à détruire le monstre, et le fil qui doit le guider dans les détours du labyrinthe, lui donne (ce sont les termes de la notice) *le baiser d'adieu.*

Le lieu de la scène représente l'entrée du labyrinthe, dont Thésée et Ariane ont déja franchi les premiers degrés. Derrière eux est un autel où le héros vient de sacrifier pour se rendre les dieux propices. L'artiste a rappelé son sujet dans un bas-relief, dont on aperçoit une partie sur le mur qui fait le fond du tableau. On y voit le minotaure exerçant ses cruautés.

Ce tableau est bien composé et d'un dessin correct ; il est de plus soigneusement exécuté. C'est l'ouvrage d'un artiste laborieux, à qui d'autres occupations, mais toujours relatives aux arts, laissent trop peu de temps pour se livrer à la peinture. Les figures de ce tableau sont de grandeur naturelle.

Hersent pinx.t Normand fils sc

Planche quarante-cinquième. — Fénélon ramène à un paysan la vache qui lui avait été enlevée par les ennemis ; tableau de M. Hersent.

Victime de l'intrigue des courtisans, et renvoyé dans son diocèse, Fénelon y vivait en digne archevêque, en homme de lettres, en philosophe chrétien : il était le modèle de son clergé ; et la douceur de ses mœurs, répandue dans sa conversation comme dans ses écrits, le faisait aimer et respecter des ennemis même de la France. Le duc de Marlborough, dans la dernière guerre de Louis XIV, avait ordonné que l'on épargnât ses terres. C'est à cette époque, sans doute, que se rapporte le trait qui a donné à M. Hersent l'idée de son tableau. L'archevêque de Cambrai ayant, dit-on, rencontré un paysan à qui les ennemis avaient enlevé sa vache, courut la racheter, et la ramena à son maître.

Un tableau dont le sujet est simple et offre l'intérêt de la nouveauté est toujours favorablement accueilli du public. Une exécution médiocre n'en éloignerait que les amateurs de peinture, et ils sont en bien petit nombre dans la multitude ; au surplus, ce n'est pas seulement le sujet, mais encore la manière dont il est rendu, qui ont fait la fortune du tableau de M. Hersent. Cependant on y desirerait une couleur plus franche, une touche plus ferme et plus animée. Accoutumé à ne traiter que des sujets du style historique, l'auteur a eu peut être quelque peine à se plier aux obligations que l'art impose aux peintres de *genre*. Il leur commande la précision de l'effet, la vivacité ou l'extrême finesse du coloris, et sur-tout la grace et la légèreté du pinceau.

Planche quarante-sixième. — L'Amour séduisant l'Innocence, groupe en plâtre ; par M. Bosio.

Ce joli groupe, dont il ne faut pas chercher le principal mérite dans l'élévation du style, ni dans le grandiose des formes, se fait remarquer par d'autres qualités qui concilient toujours à un artiste les suffrages du public ; la grace, la douceur, le fini. Nous ne ne voulons pas dire que s'il adoptait un goût plus sévère, s'il essayait de fortifier le système d'exécution qu'il semble avoir choisi, M. Bosio n'obtînt dans l'art statuaire la supériorité qui distingue ses productions dans une autre partie de la sculpture, le portrait. Ses ouvrages dans ce dernier genre méritent tout le succès dont ils ont été couronnés, peut-être même ne sont-ils pas encore assez justement appréciés.

Le buste de l'Empereur, exposé cette année, est d'une extrême ressemblance ; ceux de S. M. l'Impératrice, de S. M. la reine Hortense, de Mme la duchesse de Rovigo, également ressemblans, se distinguent encore par la douceur de l'expression, la grace des formes, une exécution large et moëlleuse.

Le buste de M. Denon, directeur général des Musées, est sous tous les rapports un excellent ouvrage.

Bosio imt Normand fils sc

Garnier pinxt Normand fils sc.

Planche quarante-septième. — Eponine et Sabinus ; tableau de M. Garnier.

Julius Sabinus, jeune, et d'une famille puissante dans les Gaules, avait pris le titre de César au commencement du règne de Vespasien. Ayant offert la bataille à l'empereur, il fut vaincu et mis en déroute. Pour se dérober à la poursuite du vainqueur, il se réfugia dans une de ses maisons de campagne, congédia tous ses domestiques, à l'exception de deux affranchis en qui il avait confiance, mit le feu à la maison, et fit croire qu'il avait péri dans les flammes; mais il s'était retiré dans un souterrain, et il fit savoir à sa femme Eponine le lieu de sa retraite. Cette tendre épouse vint le consoler dans cette espèce de tombeau, et y mit au monde deux fils jumeaux. Après avoir resté ainsi cachés pendant neuf ans, les fréquentes visites de la femme découvrirent la retraite du mari; il fut saisi et conduit à Rome, chargé de chaînes, avec Eponine et ses deux enfans. En vain cette infortunée sollicita la compassion de Vespasien, en se jetant à ses pieds, et lui présentant ses deux fils, nés dans le souterrain, il la fit mourir avec Sabinus.

L'amour héroïque et les malheurs de ces deux époux avaient déja fourni à divers poètes un beau sujet de tragédie. L'auteur du tableau dont nous donnons ici la gravure a jugé avec raison qu'il n'était pas moins favorable à la peinture.

Il a choisi le moment où les soldats de Vespasien pénètrent dans le souterrain ; l'un d'eux enlève un des enfans, dont les cris saisissent de terreur Eponine et Sabinus.

Planche quarante-huitième. — Dévouement d'un Scythe; tableau par M. Ducq.

L'auteur de ce tableau a tiré son sujet d'un des dialogues de Lucien. Un Grec et un Scythe, discutent sur l'amitié, et chacun d'eux rapporte des exemples à l'avantage de son pays.

« Bétite (c'est le Scythe qui parle) voyant Basthé, son ami, terrassé par un lion, saute à bas de son cheval, et frappe la bête par derrière pour l'obliger à tourner sur lui; voyant qu'elle ne voulait point lâcher prise, il lui met la main dans la gueule pour lui arracher même d'entre les dents son ami. Le lion, irrité, se jette sur lui après avoir assouvi sa rage sur l'autre; mais Bétite en mourant lui plonge son épée à travers le corps, et venge d'un même coup la mort de son ami et la sienne. Pour éterniser cette action, on a enfermé, par édit public, ces deux amis dans le même tombeau, et mis le lion auprès, dans un tombeau séparé. »

Un semblable sujet offrait de grandes difficultés, et l'artiste a pu prendre quelques licences pour diminuer un peu de l'horreur qu'eût inspiré une représentation trop fidèle. Basthé n'est pas entre les dents du lion, et Bétite, dont la main est garantie par la dépouille d'un tigre qui lui sert de manteau, ne paraît vouloir pénétrer dans la gueule de l'animal que pour l'empêcher de dévorer son ami. Ces deux figures ont beaucoup de mouvement et d'expression; l'effet du tableau est chaud et vigoureux.

Ce morceau, exécuté de grandeur naturelle, appartient à S. A. I. le prince Eugène, vice-roi d'Italie.

Ducq pinx.t Normand, fils sc

Revoil pinx.t C. Normand sc

Salon de 1810

Revoil pinx.t

Planche quarante-neuvième et cinquantième.—L'Anneau de l'empereur Charles-Quint ; tableau de M. Revoil.

En 1540, Charles-Quint ayant obtenu de François Ier la permission de passer par la France pour aller réduire les Gantois rebelles, fut reçu à Paris avec les plus grands honneurs. Cependant, au milieu des fêtes qu'on lui prodigue, plusieurs personnes rappellent au roi sa captivité de Madrid, et l'invitent à profiter de l'occasion pour en tirer vengeance. De ce nombre est la duchesse d'Etampes ; Charles l'apprend de François lui-même, et dès le lendemain il a recours à la ruse pour la mettre dans ses intérêts. Comme il va se laver les mains avant de se mettre à table, il tire de son doigt un anneau précieux, et le laisse tomber exprès. La duchesse, qui présente la serviette, s'empresse de le ramasser et de le rendre : *Non, madame*, lui dit-il, *il est en de trop belles mains pour le reprendre ; je vous prie de l'accepter pour l'amour de moi.* François ne s'est pas aperçu de l'artifice de Charles. En ce moment le bouffon de la cour, nommé Triboulet, ose lui montrer sa liste des fous, sur laquelle il vient d'écrire le nom de l'empereur, assez fou pour traverser la France : *Mais*, dit le roi, *si je le laisse passer, que feras-tu ? — J'effacerai son nom, et j'y mettrai le vôtre.* Le connétable Anne de Montmorency, qui, gagné par la reine Eléonore, sœur de Charles, avait conseillé de le laisser passer librement, paraît outré de cette hardiesse ; et le cardinal de Tournon, dont l'avis était opposé, observe le dépit du connétable. La scène se passe au palais du roi, dans la cité. Un trône double s'élève au milieu de la salle, et réunit les armoiries de France et celles d'Autriche. On voit à la suite de Charles-Quint deux hérauts por-

tant ses aigles, son nain tenant le faucon, et le Primatice cherchant à esquisser les traits de l'empereur.

En rapprochant dans un seul cadre les diverses circonstances de son sujet, l'artiste a eu le talent d'éviter tout à-la-fois la confusion et l'incertitude ; il n'y a mis rien d'inutile, il n'a rien omis de ce qui était nécessaire. La disposition et le choix des personnages indiquent seuls un goût délicat, un esprit cultivé.

Cette scène, très-curieuse et très-piquante, est conçue et rendue de la manière la plus ingénieuse. Le costume du temps y est employé avec grace ; les figures sont parfaitement en action, bien dessinées, et ont le caractère convenable. Le peintre a su conserver la ressemblance des personnages principaux : la duchesse d'Etampes et les jeunes femmes qui l'accompagnent forment un des plus jolis groupes que l'on puisse imaginer.

L'effet du tableau est vigoureux, le coloris simple et vrai ; la touche a le degré de fini le plus desirable dans les tableaux de cette dimension : elle se maintient entre deux écueils que n'évitent pas toujours les peintres qui s'adonnent, depuis quelque temps, aux sujets du genre de celui-ci ; savoir, ce fini excessif qui dégénère en mollesse et en froideur, ou ce pinceau négligé qui annonce un talent superficiel, un esprit incapable de se livrer à une étude solide et approfondie.

Depuis long-temps on n'avait vu au salon un aussi charmant tableau. Ce premier ouvrage d'un jeune artiste ne serait pas déplacé dans la collection la plus recherchée.

Mme Auzou pinx.t C.Normand sc.

Planche cinquante-unième. — L'Arrivée de S. M. l'Impératrice dans la galerie du château de Compiègne ; Tableau de Mme Auzou.

Au moment où LL. MM. arrivent dans la galerie de Compiègne, de jeunes filles vont au-devant de l'Impératrice, et lui offrent des couronnes de fleurs et des guirlandes. Ce tableau, dont les personnages sont de proportion demi-nature, est un des plus agréables de l'exposition. Il se distingue non-seulement par la disposition pittoresque de ce groupe nombreux et animé, mais encore par la naïveté et la grace des attitudes, par la variété et la gentillesse des physionomies. Quoique toutes ces jeunes personnes soient vêtues de blanc, l'effet de la composition n'est pas monotone ; il est même assez piquant, et l'œil s'y repose avec plaisir.

Si l'on peut desirer dans le tableau de madame Auzou une touche un peu plus vive, un peu plus légère, du moins on y trouve accord, unité d'exécution ; tout y paraît incontestablement de la même main, et nous ne pensons pas que l'œil le plus exercé puisse y découvrir quelque trace d'un pinceau auxiliaire. Madame Auzou ne recevra donc point le reproche qu'on a fait à quelques dames artistes, accusées (peut-être injustement) de ne pas se donner la peine de faire elles-mêmes en entier les ouvrages exposés sous leur nom ; de confier à des mains étrangères les parties les plus difficiles de l'art, et d'offrir à la critique un composé de diverses manières souvent incohérentes, dont l'empreinte originelle ne peut échapper aux yeux des connaisseurs.

Planche cinquante-deuxième. — Suzanne surprise par les Vieillards ; Statue par M. Beauvallet.

Cette statue, modèle en plâtre, de grandeur naturelle, ne représente pas plutôt Suzanne qu'une nymphe ou toute autre femme surprise au bain. La présence des vieillards pourrait seule indiquer le sujet de Suzanne. Nous n'imaginons pas pour quel motif l'artiste a donné cette dernière dénomination à sa statue ainsi isolée, et que ne distingue aucun accessoire particulier.

Une figure du genre de composition de celle de M. Beauvallet serait convenablement placée dans un jardin ; mais comme il n'est guère d'usage d'y introduire des sujets de l'histoire sacrée, peut-être faudrait-il la désigner simplement comme une nymphe surprise au bain.

Ce modèle a du mouvement et de bonnes proportions ; il serait susceptible de recevoir à l'exécution la grace et la pureté des formes.

Beauvalet imp.t C. Normand sc

Mme Monges pinx.t C. Normand sc

Planche cinquante-troisième. — La Mort d'Adonis ; Tableau de Mme Mongez.

Mortellement blessé par un sanglier furieux, le favori de Vénus vient de rendre le dernier soupir. La déesse, en proie à la plus vive douleur, cherche en vain à le rappeler à la vie. Des faunes, des bacchantes, errant dans la forêt, s'arrêtent pour contempler le corps inanimé du jeune chasseur. L'Amour, soulevant d'une main celle d'Adonis, et de l'autre tenant son arc, leur fait le récit de cet événement funeste. Le lieu de la scène est un site sauvage, couvert d'arbres et hérissé de rochers.

Après le tableau d'*Andromaque*, par M. Guérin, le tableau de *la Mort d'Adonis*, par madame Mongez, est un des plus considérables de l'exposition, sous le rapport du style héroïque ou poétique. Le nom de l'auteur lui a attiré de la part du public une attention particulière.

L'exécution d'un tableau composé de plusieurs figures de grande proportion, où dominent les parties les plus difficiles de l'art, est une tâche imposante pour un homme consommé dans la pratique de la peinture ; combien ne l'est-elle pas davantage pour un artiste d'un sexe délicat, d'un sexe à qui la nature a donné la douceur et la faiblesse en partage, et comme refusé à dessein l'énergie et la constance nécessaires pour entreprendre et conduire à son terme un ouvrage fortement conçu. Cependant le tableau de *la Mort d'Adonis* ne manque ni de nerf dans la pensée, ni de fermeté dans la touche, ni de vigueur dans le coloris.

Les nus sont dessinés correctement, et offrent de belles formes ; l'exécution en est moëlleuse et généralement soignée, du moins dans les figures principales, qui sous ce rapport sont infiniment supérieures à quelques-unes des figures accessoires, telles que les faunes et les bacchantes. Ces dernières paraissent même négligées. Madame Mongez aura sans doute été pressée par l'époque de l'exposition.

Le tableau, en général, laisse à desirer un peu plus de chaleur d'expression ; mais la tête de Vénus est belle, noble et gracieuse ; le bras et la main qu'elle tient élevés sont dessinés dans le meilleur goût, et d'un coloris très-suave.

Le public, toujours moins occupé des détails que de l'ensemble, ou plutôt de l'effet que lui fait éprouver le premier aspect d'un tableau, a généralement blâmé la pose de la principale figure. En effet, madame Mongez ne s'est point montrée assez sévère dans le choix de cet objet capital ; peut-être même aura-t-elle adopté comme une nouveauté heureuse le premier mouvement du *modèle* qu'elle a posé pour la composition de son esquisse.

Il faut donc convenir que cette seule figure a pu déprécier le tableau, et prévenir le public contre le reste de l'ouvrage.

Cependant nous ne considérons cette faute que comme accidentelle, et nous la croyons très-rémissible. Elle eût pu échapper à l'artiste le plus consommé, et l'on en trouverait de semblables dans les tableaux des plus grands maîtres.

Un reproche plus fondé peut-être, parce qu'il tient au fond du talent de l'artiste, serait celui du manque

de liaison entre les différentes parties de la composition, le croisement des lignes, la multiplicité des angles, et la dispersion des lumières. Les artistes seuls comprennent ces termes, que nous regrettons de ne pouvoir rendre plus simples et plus clairs. Mais de tels défauts réunis dans un tableau blessent l'œil des personnes les plus étrangères aux principes de l'art; elles en éprouvent l'effet, sans se mettre en peine d'en rechercher la cause.

Au surplus, soit dans les anciennes écoles de peinture, soit dans l'école moderne, on ne peut citer aucune femme qui ait porté aussi loin que madame Mongez le goût des compositions historiques et le grandiose du dessin; et lorsque quelques hommes d'un talent distingué se bornent à de petits ouvrages dont la mollesse et le fini minutieux semblent annoncer un pinceau féminin, il est glorieux pour madame Mongez de traiter son art en homme expérimenté.

Planche cinquante-quatrième. — Allégorie sur l'état de la France avant le retour d'Egypte ; Tableau par M. Franque.

L'artiste s'est contenté d'indiquer le sujet de son tableau sous un titre assez vague ; sans doute il a voulu laisser au spectateur le plaisir d'interpréter à sa manière le sens d'une allégorie ingénieuse, qui d'ailleurs n'a rien d'obscur. Cette femme assise sur un nuage, entourée de divinités malfaisantes, en proie aux dissentions, au meurtre, à la rapine, représente la France sous un gouvernement malheureux, appelant du sein de l'Egypte le héros de qui dépendent ses destinées, et étendant vers lui des mains suppliantes. Comme ce groupe est aërien, et que la figure seule du héros se fait remarquer par la vigueur du relief, le peintre a sans doute supposé que le génie de la France apparaît en songe au vainqueur de l'Egypte, et que le héros, réveillé par la force du prestige, se lève pour voler à son secours.

Nous ne répondons pas d'avoir saisi complètement l'intention de l'artiste, mais nous pouvons assurer que le mérite du tableau ne laisse aucune équivoque; son exécution annonce un talent hors de la classe commune.

La composition, quoique divisée en deux parties qui semblent isolées et se disputer la prééminence, est néanmoins d'un effet heureux, parce que l'intervalle qui existe entre ces deux parties offre une belle masse de lumière, qui d'un côté s'allie aux groupes des personnages allégoriques, et de l'autre

Géranjue pinx.t C. Normand sc

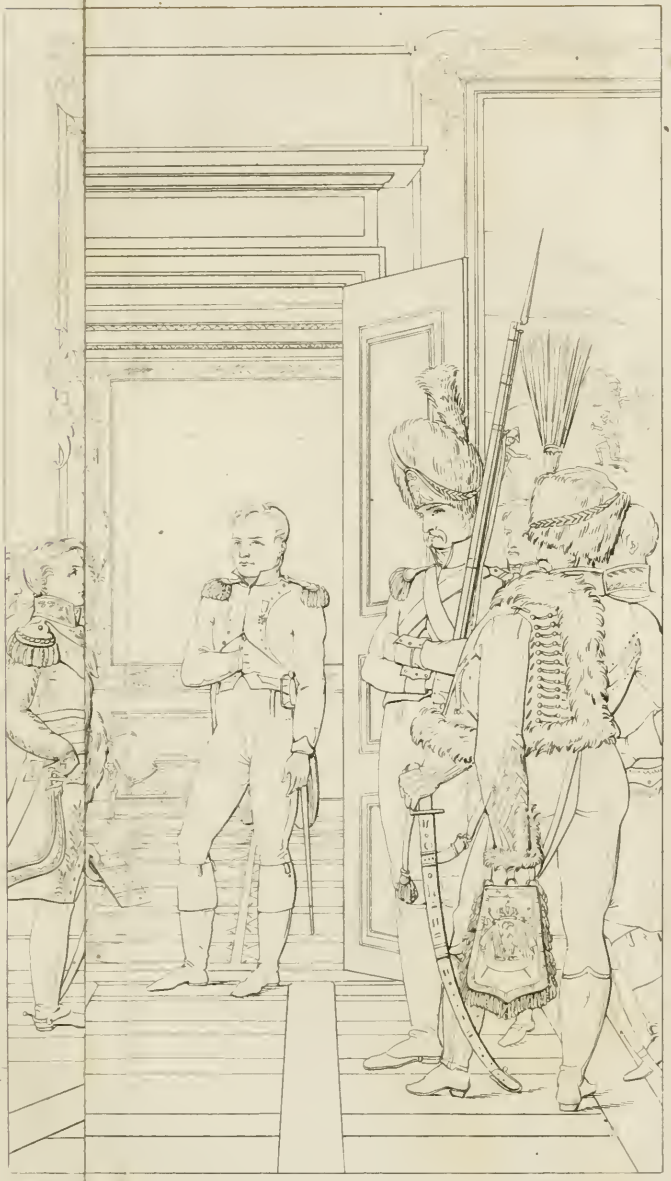
fait ressortir et détacher en vigueur la figure principale, dont le mouvement est noble et expressif. L'arbre sous lequel est assis le guerrier protecteur de la France est touché avec fermeté et facilité ; le ton en est obscur, et donne de la profondeur aux plans éloignés. Si les détails de ce tableau, placé à une grande hauteur au Salon, répondent à l'ensemble, l'auteur est d'autant plus recommandable qu'il paraît ne suivre les traces d'aucun autre peintre, et ne se livrer qu'à sa propre inspiration.

Les figures sont de grandeur naturelle ; nous le répétons, l'effet général et le coloris annoncent un talent distingué. Si ce morceau laisse quelque chose à desirer, ce n'est qu'un peu plus d'élégance dans le dessin de la figure qui représente la France, et dont l'attitude pourrait être plus heureusement développée.

Planche cinquante-cinquième et cinquante-sixième. — S. M. l'Empereur reçoit, au quartier-général à Finkenstein, Mirza, député vers lui par le sophi de Perse, en qualité d'ambassadeur.

Ce sujet, purement d'apparat, et privé d'action, est néanmoins susceptible d'un effet piquant, par la variété et l'opposition des caractères et des costumes. L'artiste a atteint une partie de son but, mais il n'a pas également réussi dans la représention de son principal personnage. Pour lui donner l'importance et la dignité nécessaires, peut-être ne fallait-il pas l'isoler absolument, mais l'accompagner d'objets propres à le faire ressortir d'une manière avantageuse. Les lignes droites de cette embrasure de porte, dans laquelle il est comme encadré, ajoutent encore à la raideur et à l'immobilité de l'attitude. Un autre défaut de ce tableau est la brusque dégradation de la perspective; il y a une trop grande disproportion entre les figures des premiers plans et celles des plans un peu plus reculés; il n'y a pas plus de quatre à cinq pieds de distance entre les premières et les dernières, et la diminution comparative ne pourrait être produite que par une distance beaucoup plus considérable. Il en résulte donc une disparate choquante : ou les figures les plus proches de l'œil paraissent colossales, ou les plus éloignées semblent d'une stature mesquine.

Le tableau de M. Mulard offre d'ailleurs un grand nombre de détails bien exécutés, des têtes fortes de caractère et de coloris.



Mulard Normand fils sc

Salon de 1810

Pl 35 36

Mulard pinx.t

Normand, fils sc.

Mme Auzou pinx.t Normand fils sc.

Planche cinquante-septième. — Davia, ou l'Effroi maternel ; Tableau par madame Auzou.

Une jeune Livonienne venant cultiver l'arbre qu'elle a planté à la naissance de son premier né, le trouve brisé.

Madame Auzou n'indique point la source où elle a puisé son sujet. La tête de la jeune femme a de l'expression, l'enfant est bien dessiné; le costume et tous les accessoires du tableau sont rendus avec soin, avec goût, et d'un coloris agréable.

Planche cinquante-huitième. — Le Premier Né ; Tableau de M. de Trézel.

Cette scène sentimentale se reporte au premier âge du monde. Le dessin, sinon très-correct, en est gracieux et coulant, le coloris frais, la touche large et moëlleuse. On retrouve dans le caractère général de ce morceau le goût et la manière de M. Prud'hon, dont M. de Trézel est l'élève. On conçoit aisément que le style agréable et séduisant du maître doit influer sur les ouvrages des jeunes artistes qui suivent ses leçons, et nous en avons déja fait l'observation à l'occasion des ouvrages d'un autre élève de M. Prud'hon. Parvenus à ce degré de talent, des disciples aussi habiles seraient en état de se livrer à leur génie, et de voler de leur propres ailes.

Tresel pinx.t Normand, fils sc

Lordon pinx.t Normand, fils sc

Planche cinquante-neuvième. — Délivrance de Cimon ; Tableau de M. Lordon.

La femme de Cimon, en entrant dans la prison de son mari, se précipite dans ses bras, et remet au geolier la grace qu'elle a obtenue.

Cette scène, très-susceptible d'un mouvement vif et animé, et d'une expression tendre et pathétique, ne paraît offrir dans le tableau de M. Lordon que le sentiment d'un bonheur paisible, et les personnages y sont représentés dans l'attitude du repos et de la réflexion, comme si le moment de la réunion des deux époux était passé depuis long-temps.

Ce tableau, qui n'est ni très-fortement conçu, ni d'un style ni d'un dessin aussi sévère que le sujet le comporte, a été néanmoins remarqué par l'agrément de l'exécution.

Planche soixantième. — Bas-relief de la fontaine de Popincourt ; par M. Fortin.

Une femme, sous l'emblême de laquelle l'artiste sans doute a voulu personnifier la bienfaisance, tient dans ses bras un enfant qu'elle allaite ; elle présente à deux autres enfans une coupe remplie d'eau, qu'ils saisissent avec avidité et semblent se disputer. Derrière elle, un quatrième, les mains jointes, paraît attendre son tour avec impatience.

Ce bas-relief, exécuté en pierre dans une proportion plus grande que nature, est sagement composé, et la figure est drapée largement. Nous avons eu occasion de citer avec éloge, dans les volumes précédens, plusieurs autres ouvrages du même artiste.

Forlin imp.t Normand fils sc

Ducis pinx.t Normand fils sc.

Planche soixante-unième. — Thisbé recevant le rendez-vous ; Tableau de M. Ducis.

Pyrame et Thisbé étaient vivement épris l'un de l'autre, mais leurs familles, entre lesquelles il existait une ancienne haine, leur avaient défendu de se voir.

Leurs maisons se touchaient, une simple fissure
Avait du mur commun crevassé la clôture.
Dans ce mur, autrefois bâti par leur aïeux,
Un jour imperceptible échappe à tous les yeux,
Sans que nul ne le vît des siècles s'écoulèrent.
L'œil de l'amour voit tout ; nos amans l'observèrent,
Et surent y trouver un passage à la voix.
Là, de leurs surveillans trompant les dures lois,
Dans un doux entretien, leurs lèvres empressées,
L'un à l'autre en secret murmuraient leurs pensées :
Là, Thisbé de Pyrame écoute les desirs ;
Là, Pyrame à son tour recueille ses soupirs, etc.

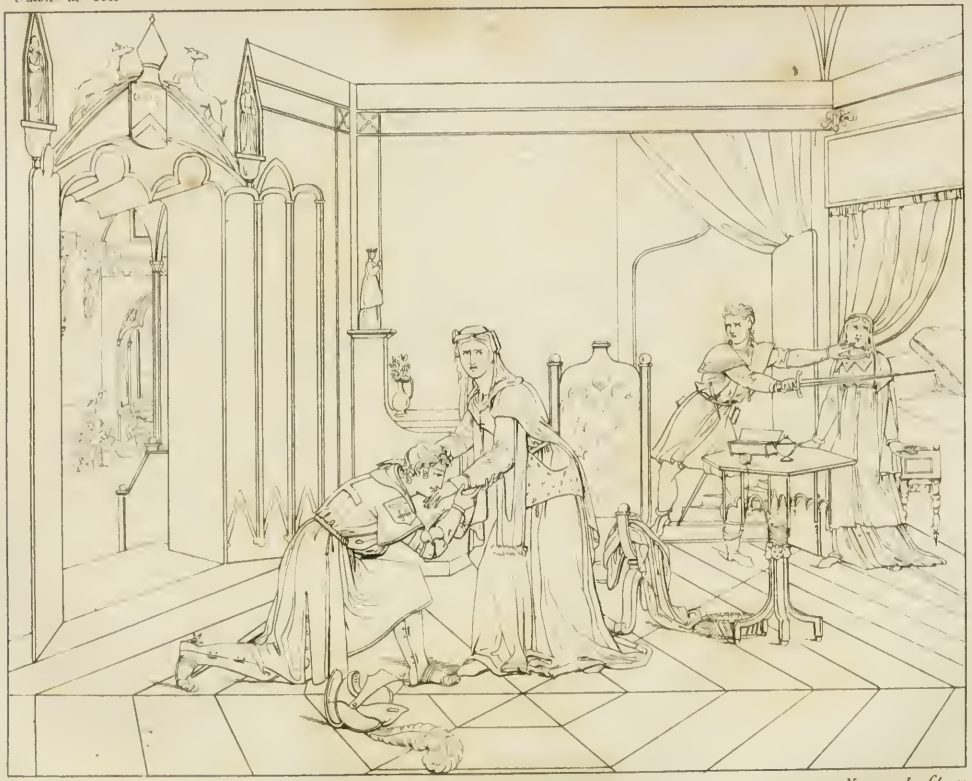
M. Ducis avait exposé au dernier Salon deux jolis tableaux que rappelle celui-ci pour le goût de la composition et le coloris. Leur proportion est demi-nature.

M. Ducis s'occupe de donner un pendant au tableau de *Thisbé ;* il doit représenter Pyrame seul, de l'autre côté du mur, s'entretenant avec Thisbé.

Planche soixante-deuxième. — Gabriel de Vergi ; Tableau de M. Vermay.

Eudes de Coucy, seigneur du Vermandois, avait épousé Gabrielle de Vergy, distinguée par ses graces et sa beauté. Cette dame, née avec un cœur tendre, ne put résister à la figure séduisante de Raoul de Coucy. Le mari, poussé par la jalousie, épie les deux amans, et surprend Raoul aux pieds de la malheureuse Gabrielle. Fayel s'est introduit par une porte dérobée, et force au silence une femme que la frayeur fait évanouir. Déja l'écuyer de Raoul est assassiné dans le fond d'une galerie, par l'ordre de Fayel.

Le mouvement de cette scène est entièrement de l'invention du peintre. Le costume y est bien observé, et l'ensemble du tableau a le caractère du temps. La figure de Gabrielle pourrait être plus belle et plus gracieuse, la physionomie de Raoul plus animée et plus expressive. Ce tableau est généralement bien composé et soigné ; on y voudrait un pinceau plus souple et un coloris moins égal.



Vernay pinx.t Normand fils sc

Chaudet inv.t Normand fils sc

Planche soixante-troisième. — Cyparisse pleurant son jeune cerf, qu'il a tué par mégarde ; Statue en marbre, par M. Chaudet.

Ce précieux et dernier ouvrage d'un artiste célèbre, qu'une mort prématurée vient d'enlever à la sculpture, est un de ceux qui font le plus d'honneur à l'école française. L'auteur en exposa, il y a environ dix ans, le modèle en plâtre, et depuis cette époque, au milieu des grands travaux dont il était chargé, il s'occupait souvent, et autant que sa faible santé pouvait le permettre, à terminer le marbre de cette charmante statue. Les soins qu'il y a mis ont été couronnés du plus heureux succès. M. Chaudet n'eût-il produit que cette seule figure, aurait fait assez pour sa réputation.

La belle statue de l'Empereur, placée dans la salle des séances du corps législatif, et dont nous avons donné la gravure dans le recueil du Salon de 1808 est digne aussi d'être placée au premier rang de la sculpture moderne ; et si le public, qui toutefois n'a pu se méprendre sur le mérite de ce bel ouvrage, lorsqu'il parut, ne sembla pas lui accorder toute l'estime qui lui est due, c'est qu'alors peut-être on avait peu d'objets de comparaison dans ce genre.

Planche soixante-quatrième. — Les derniers momens du maréchal duc de Montebello ; Tableau par M. Bourgeois.

M. Bourgeois, dont ce tableau est un des premiers ouvrages, a eu l'heureuse idée de choisir un sujet dont toutes les circonstances offrent un intérêt noble et touchant. A ce titre seul son tableau a dû attirer l'attention générale ; et les soins qu'il a mis à le rendre sont d'un heureux augure pour un talent qui n'est point encore parvenu à sa maturité.

Sans doute quelque main plus exercée offrira à l'exposition prochaine ce beau sujet exprimé avec tout le prestige de l'art. On dit qu'un artiste du premier ordre, et qui n'a encore obtenu que des succès, s'en occupe depuis quelque temps.

Bourgeois pinx.t

Normand, fils sc.

Laurent pinx.t
Normand fils sc.

Planche soixante-cinquième. — La Marchande de reliques ; Tableau par M. Laurent.

Sur les marches d'une chapelle, un petite marchande dit dévotement son chapelet, en attendant qu'on vienne l'étrenner.

Tel est le sujet de cet agréable tableau. L'auteur débuta dans la carrière des arts par des portraits en miniature, qu'il traitait avec beaucoup d'agrément ; il s'est, depuis quelques années, occupé de la peinture à l'huile ; il y a porté le goût d'exécution qui distingue ses premiers travaux. Ses petits tableaux sont favorablement accueillis du public, et recherchés des amateurs. La composition en est toujours gracieuse, le coloris frais et brillant, la touche finie. A ces qualités précieuses, M. Laurent pourrait ajouter un peu plus de fermeté de pinceau ; mais il n'y gagnerait qu'aux yeux des amateurs sévères, et ils sont en bien petit nombre.

Planche soixante-sixième. La Victoire donnant la couronne ; Statue , par M. Chinard , *de Lyon.*

Les ailes étendues, debout et posant le pied sur un globe, la Victoire tient d'une main la palme destinée au vainqueur, et de l'autre une couronne qu'elle s'apprête à poser sur sa tête.

On n'a vu au Salon que le petit modèle en plâtre de cette statue, qui doit être exécutée en marbre et dans la proportion de neuf pieds. Elle sera érigée sur la place Saint-Louis, à Marseille. Le piédestal représente un globe flanqué des deux aigles impériales de France et d'Autriche, emblême de l'union des deux puissances.

Ce monument est le second que le même artiste exécute pour la même ville. Il y plaça l'année dernière, sur la place Saint-Féréol, une figure de la Paix greffant un olivier sur un vieux tronc de laurier. La statue a dix pieds de proportion. Le modèle avait été précédemment exposé au Salon.

Il y aurait de la précipitation à juger sur un petit modèle un monument de cette importance. C'est sur l'exécution et en place qu'on peut en apprécier le mérite. Nul doute que M. Chinard, connu par des ouvrages estimés, n'obtienne sur celui-ci les mêmes succès.

Chinard inv.t Normand, fils sc

Perrenot pinx t

Normand fils sc

Planche soixante-septième. — Homère chantant ses œuvres chez Glaucus ; Tableau de M. Perrenot.

On n'avait sans doute remarqué dans aucune des expositions précédentes un aussi grand nombre d'ouvrages, nous ne dirons pas du premier ou du second ordre, mais dans un genre que le public accueille toujours avec intérêt, soit pour l'agrément du sujet, soit pour la correction du dessin, la vérité du coloris, ou le goût de l'exécution. Sous plus d'un rapport, le tableau dont nous donnons ici l'esquisse mérite d'être cité avec distinction. C'est l'ouvrage d'un jeune artiste qui s'est produit en public pour la première fois.

Ce tableau, représentant le premier des poètes, pauvre et aveugle, réduit à chanter ses vers sublimes pour obtenir les secours dus à l'indigence, offre un sujet plein d'intérêt, et digne d'une profonde méditation. On peut dire que l'artiste l'a bien conçu, qu'il a donné à sa scène et à ses personnages le caractère qui leur est propre, et sur-tout qu'il en a soigné l'expression générale ; ce mérite, trop peu apprécié de la plupart des artistes, annonce dans celui qui en est pénétré de la sensibilité, un esprit orné, un jugement solide (*).

(*) Au moment où nous corrigeons l'épreuve de cet article, nous apprenons que M. Perrenot est mort durant le cours de l'exposition. Sa perte doit causer de vifs regrets ; ce jeune artiste donnait les plus heureuses espérances.

Planche soixante-huitième. — Bas-relief de la Fontaine de la rue de Vaugirard ; par M. Valois.

Ce bas-relief, dont l'auteur paraît avoir cherché le style de l'école florentine, ou plutôt du célèbre Jean Goujon, le premier des sculpteurs français, vient d'être exécuté en pierre, et de grandeur naturelle, pour la décoration d'une fontaine publique nouvellement érigée à l'encoignure de la rue de Vaugirard et de celle du Regard, faubourg Saint-Germain. Il représente Léda, assise sur les bords de l'Eurotas, et recevant les caresses du maître des dieux, métamorphosé en cygne. Près de cette princesse, on voit l'Amour, tirant de son carquois le trait qu'il lui destine.

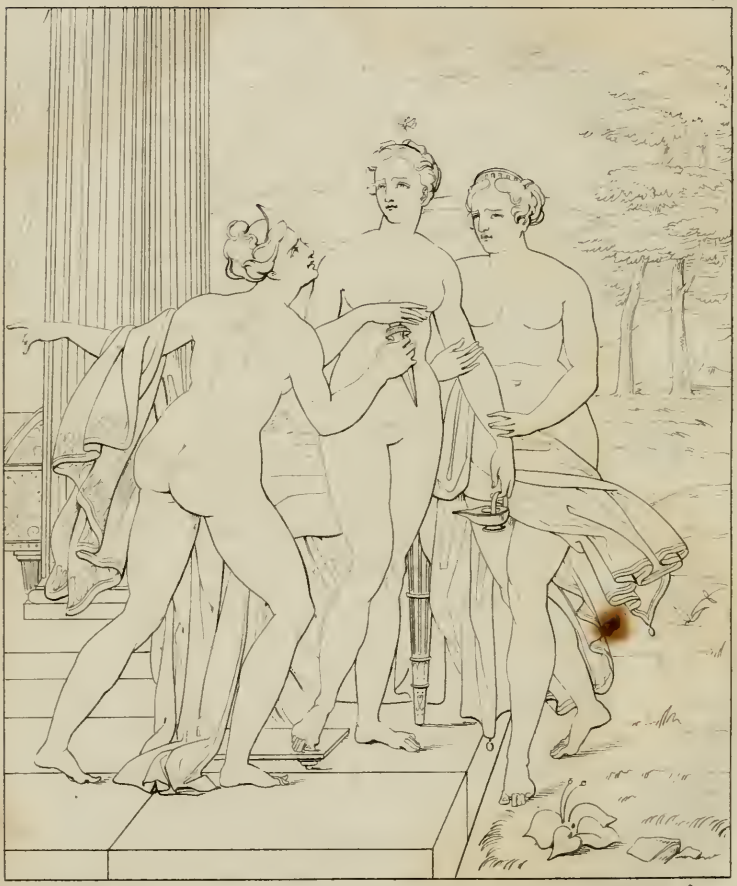
La figure de Léda offre au premier aspect un certain grandiose de caractère et de formes, un mouvement de draperies, un agencement, une légèreté de plis, qui font remarquer ce bas-relief.

Le travail en est agréable et soigné. Néanmoins on desirerait un peu plus de correction dans les grandes parties, et de recherche dans les détails.

C'est du bec du cygne que sort l'eau qui tombe dans le bassin, et pour cet effet il a fallu que sa tête se détachât en relief du fond de la composition, qui n'a qu'une légère saillie. Cette licence, ou plutôt cette discordance, n'a pas un résultat heureux. Aucun exemple ne l'autorise, un goût sévère la réprouve. Mais peut-être le Sculpteur a-t-il été gêné par l'architecte, qui aura conçu de cette manière le motif de sa fontaine.

Valois imp.

Normand fils sc.



Serangeli pinx.t Normand fils sc

Planche soixante-neuvième. — Psyché et ses sœurs ; Tableau par M. Sérangéli.

Psyché, trompée par les perfides conseils de ses sœurs, tient d'une main une lampe à l'aide de laquelle elle doit, pendant la nuit, connaître les traits de son époux, qu'elle n'a point encore vu, et qu'on lui a dépeint comme un monstre affreux; de l'autre elle reçoit le poignard dont ses sœurs l'excitent à le frapper. Ce sujet, tiré des *Amours de Psyché et de Cupidon,* par Apulée, rappelle la précieuse collection des trente-deux dessins composés par Raphaël, lesquels furent, dit-on, exécutés à fresque dans sa maison à Rome. Il n'en reste maintenant d'autre trace que les gravures publiés par *Augustin de Venise* (1).

Ce tableau, dont les figures sont de grandeur naturelle, s'est fait remarquer par la fraîcheur des teintes et la douceur des ombres. Le dessin, coulant et d'un bon goût, laisse peu à desirer pour la correction. L'artiste a offert dans cette composition le plus de nu possible, au risque de s'écarter peut-être des convenances. Raphaël, qui a traité le même sujet, a vêtu ses figures, et les a drapées très-amplement.

Le tableau de M. Sérangéli a été exécuté pour M. de Sommariva, amateur distingué, que nous avons déja eu l'occasion de citer dans ce volume.

(1) *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, par Apulée, traduction nouvelle, ornée des figures de Raphaël, un volume in-folio, papier vélin, imprimé par Firmin Didot, et publié par C. P. Landon; prix, cartonné et étiqueté en or, 36 fr. : à Paris, au Bureau des *Annales du Musée*, rue de l'Université, n° 19.

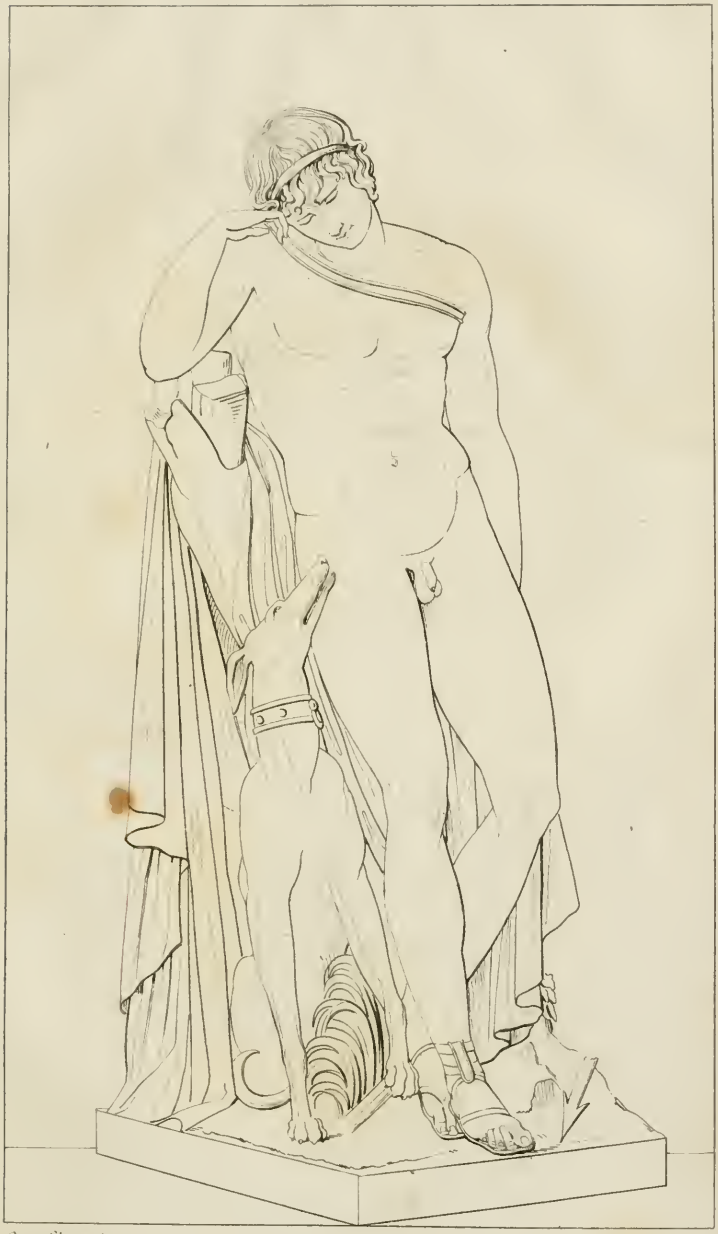
Planche soixante-dixième. — Céphale, après le meurtre de Procris ; Statue, par M. Gois fils.

Céphale, fils d'Eole et mari de Procris, était passionné pour la chasse. Sa femme, inquiète de ses absences, et jalouse, s'avisa de le suivre secrètement, et se cacha sous un feuillage épais. Céphale, excédé de fatigue et de chaleur, étant venu par hasard se reposer sous un arbre voisin, invoqua, selon sa coutume, l'haleine bienfaisante du Zéphyr (*veni, aura !*) Procris, qui l'entendit, crut qu'il parlait à une rivale, et fit un mouvement qui agita le feuillage. Céphale, croyant que c'était quelque bête fauve, lança son javelot, et la tua.

Nous ne pensons pas qu'aucun statuaire ait encore fait la statue de Céphale. Ce sujet est très-favorable à la sculpture ; il offre en même temps une figure en repos et une attitude expressive ; des formes sveltes, gracieuses, et susceptibles d'être portées jusqu'à ce genre de beauté qui n'exclut pas la vérité des détails.

Ce modèle n'est encore qu'en plâtre. L'exécution en marbre ne pourra qu'ajouter à la précision des formes.

Le même artiste a exposé cette année un joli groupe en marbre, représentant Léda et ses quatre enfans, Castor et Clytemnestre, Pollux et Hélène. Les ouvrages de ce genre, et sur-tout de petite proportion, sont rares, et généralement recherchés pour la facilité avec laquelle on peut les employer à différens objets de décoration intérieure.



Gois fils imp.t Normand fils sc

Dorez pinx.t Normand fils sc.

Planche soixante-onzième. — Des Chasseurs arrêtés près du Tombeau de deux amans ; Tableau de M. Dorcy.

L'auteur de cette agréable composition semblerait avoir été inspiré par un tableau du Poussin cité sous le titre de *l'Arcadie*, et trop connu des amateurs pour qu'il soit nécessaire d'en rappeler ici le sujet et l'intention. Mais quant au style, au caractère des figures et au goût des accessoires, on croit s'apercevoir que M. Dorcy s'est rappelé le tableau de M. Guérin, exposé au Salon de 1808 (1), représentant deux bergers qui se reposent près d'un tombeau. On ne fera point un reproche à M. Dorcy, jeune peintre, débutant dans la carrière, de chercher à se rapprocher d'un artiste justement célèbre par des ouvrages du meilleur goût.

Les personnages du tableau dont nous donnons ici le trait considèrent avec autant d'intérêt que d'attention un tombeau qui réunit les cendres de deux amans. Ce modeste monument, élevé dans un lieu solitaire, est ombragé par un feuillage épais, et entouré d'arbustes et de plantes sauvages. Deux inscriptions décorent le cippe funéraire : *Ici l'amour a rempli sa promesse. Ici la mort finit l'enchantement.*

(1) Voyez *Annales du Musée*, salon de 1808, tome II, p. 42 pl. 48.

Planche soixante-douzième et dernière. — Didon ; Tableau de M. Taillasson.

On verra sans doute avec un intérêt particulier ce dernier ouvrage d'un artiste mort depuis quelques mois, avant l'époque de la vieillesse, et dont les ouvrages, toujours exempts des vices qu'on reprochait autrefois aux peintres de notre école, ont obtenu et conserveront l'estime des connaisseurs.

Elève de Vien, M. Taillasson fut dès sa jeunesse attentif à se maintenir dans les justes limites de l'art, limites tracées par le jugement et le goût. Nous nous étendrions plus longuement sur le compte de cet estimable artiste, si, conformément au plan que nous avons adopté, nous ne lui destinions un article nécrologique, sinon dans le présent volume, du moins dans le volume prochain.

Cette demi-figure, de grandeur naturelle, représente Didon se livrant au désespoir après la fuite d'Enée. La tête a beaucoup d'expression. Si le dessin de ce tableau a peu d'idéal, si le coloris et le pinceau laissent à desirer plus d'éclat et de vivacité, l'ouvrage annonce le sentiment des affections morales, et l'étude simple de la nature, qualités qui semblent devenir d'autant plus rares, que le nombre des artistes s'accroît de jour en jour.

Ce tableau appartient à S. A. S. le prince de Neuchâtel.

Salon de 1810

Normand fils sc

Taillasson pinx.t

OBSERVATIONS

Sur quelques ouvrages dont la gravure n'a pu être insérée dans ce recueil.

Si les productions du premier ordre, celles que l'on peut ranger parmi les morceaux vraiment classiques, sont extrêmement rares aux expositions annuelles, on y remarque du moins, et notamment à celle de 1810, un grand nombre de tableaux de divers genres, intéressans par le choix du sujet, par la grace de la composition, l'agrément du pinceau ou la légèreté du coloris. On y a admiré sur-tout de beaux portraits, genre trop négligé, pour ne pas dire dédaigné, par les peintres du milieu du dernier siècle; genre que ceux du temps présent ont fait revivre, et qu'ils feront briller d'un éclat durable, si l'amour du gain ne parvient pas à l'emporter sur l'amour de l'art.

Nous avons déja cité les portraits dus aux pinceaux de MM. Gérard, Gros, Girodet, et de quelques autres artistes dont nous avons fait graver les productions nouvelles : nous devons faire ici une mention particulière des portraits de M. Robert Lefevre, qui depuis long-temps a fait preuve d'un talent très-distingué dans ce genre, auquel néanmoins il n'a pas exclusivement consacré ses pinceaux. Cet artiste a exposé cette année un grand tableau de *Vénus désarmant l'Amour*. On en avait vu l'esquisse au Salon il y a quelques années. Ce morceau, très-brillant et en même temps très-suave de coloris, annonce une

étude constante des beaux ouvrages de Rubens et des peintres de son école.

On trouve en général dans les portraits de M. Lefevre, une grande vérité de ressemblance, une touche large, une couleur solide, et cette vigueur de relief que n'offrent pas toujours certains ouvrages d'une exécution plus soignée.

Parmi les autres portraits peints à l'huile, soit en pied soit en buste, qui abondent cette année au Salon, on a pu remarquer encore ceux de MM. Barbier-Walbonne, Berthon, Bouchet, Riesner; de mesdames Auzou, Benoît, Capet, Charpentier, Chaudet, de Romance, Godefroy, Lorimier, etc., etc.

Le public s'attendait à voir cette année quelque grande composition d'un peintre qui, à l'exposition dernière, concilia tous les suffrages par des ouvrages d'un mérite éminent, *le Crime poursuivi par la Vengeance divine; Psyché portée par les Zéphyrs.* M. Prud'hon a trompé l'espérance des amateurs; une tête de vierge d'un caractère et d'un coloris gracieux, un beau portrait d'homme, d'une touche large et moëlleuse, sont les seuls ouvrages qu'il ait annoncés au livret du Salon.

Parmi les chefs proprement dits de l'école actuelle, M. David, est le seul qui ait fait jouir le public du fruit de ses travaux. M. Vincent avait exécuté un tableau de bataille pour S. A. S. le prince de Neuchatel. On ne l'a point exposé parmi ceux que ce prince a commandés à quelques autres artistes (1), et qui for-

(1) Divers sujets de bataille, par MM. Gros, Meynier, Roehn, Taunay, Thevenin et Vernet.

maient une suite spéciale dans l'une des salles de la galerie du Musée.

Nous regrettons enfin que M. Regnault ait privé le public de la vue de son grand tableau de *Socrate arrachant Alcibiade du sein des voluptés*. Ce bel ouvrage a été terminé et a passé à l'étranger au moment même de l'exposition. On y eût admiré la richesse de l'ordonnance, l'abondance et la variété de la composition, la grace et la noblesse des formes, et cette rare facilité, don précieux de la nature, témoignage irrécusable d'un génie formé pour les beaux-arts.

M. Fabre, qui au dernier Salon avait exposé un très-agréable tableau du *Jugement de Pâris*, n'a offert cette année aucun sujet historique. Mais on a vu avec grand plaisir le portrait en pied de S. Exc. le duc de Feltre, celui du fils aîné de son excellence, et le portrait de madame la duchesse de Feltre avec ses quatre enfans. Ces ouvrages, traités avec beaucoup de soin, offrent un dessin correct et un coloris vigoureux. M. Fabre a de plus exposé un paysage. Cet artiste, de retour en France après vingt années de séjour en Italie, exécutera sans doute dans son pays quelque grand ouvrage dont le succès le placera au rang auquel il a droit d'aspirer.

Nous regrettons de n'avoir pas donné le trait d'un tableau de M. Delorme, représentant *la Mort d'Abel*. Ce tableau, placé à une très-grande hauteur dans la salle d'exposition, n'a pu être apprécié que lorsqu'il a été descendu, quelques jours avant la clôture du Salon. Les qualités, qui en font le principal mérite, étaient perdues pour le spectateur; l'éloignement en exagérait les défauts. Cette composition, dont les

figures, de grande proportion, présentent un goût de dessin coulant, large, correct, des expressions nobles et sages, un coloris suave, un pinceau fini, semblait être d'un ton pâle, et découpé sur un fond triste et trop peu lumineux. Les cheveux d'Adam, sa barbe énormément touffue, faisaient paraître cette figure plus engoncée qu'elle ne l'est en effet. Celle de Caïn, placée sur un point assez éloigné, semblait beaucoup trop petite, parce que les détails, trop prononcés dans leur exécution, la ramènent en quelque sorte sur le premier plan. Ce dernier défaut est le plus capital de l'ouvrage. Quant au fond du tableau, il est bien composé, touché agréablement, et n'a peut-être d'autre défaut que celui de ne point offrir quelque grande masse de lumière au moyen de laquelle il puisse se lier avec les figures. Elles y semblent isolées, et ne point se prêter à l'effet général. Au surplus ce tableau est, parmi les ouvrages des jeunes artistes, un de ceux qui plus sûrement annoncent le bon goût et la connaissance, ou pour mieux dire le sentiment, des grands principes de l'art.

M. Monsiau, qui a précédemment traité avec succès, et sur-tout avec goût et érudition, quelques anecdotes intéressantes du temps de Louis XIV, a peint cette année *la Retraite de madame de la Vallière aux Carmelites*. Pénétrée de regrets, elle se jette aux genoux de la supérieure en lui disant : « Ma mère, j'ai » toujours fait un si mauvais usage de ma volonté, » que je viens la remettre entre vos mains, pour ne » la reprendre jamais ». Le même artiste a exposé quatre autres tableaux : *Philoctète dans l'île de Lemnos*, un *Trait de la valeur d'Alexandre au siège de la ville*

des Oxidraques, sujet composé d'un grand nombre de figures ; un *Centaure jouant avec ses enfans ; l'Extase de sainte Thérèse.* Ces divers tableaux, dans lesquels domine quelquefois une légère teinte violâtre qui en refroidit l'aspect, se font remarquer par la sagesse de la composition, et par le soin avec lequel le peintre en a étudié les détails.

Outre quelques portraits de femmes, M. Menjaud a exposé trois petits tableaux d'intérieur; le premier représente S. M. l'Impératrice occupée à faire le portrait de S. M. l'Empereur. Le second, François Ier et la belle Ferronnière. Le troisième, une jeune Femme près de son Fils expirant. Ce dernier est celui que le public ainsi que les artistes ont remarqué avec le plus d'intérêt. Composition, expression, effet, tout s'y réunit pour placer cet ouvrage parmi les meilleurs tableaux de genre de nos peintres modernes.

M. Vafflard, qui a obtenu des succès aux dernières expositions, a exposé cette année un joli petit tableau sous le titre du *Chien de l'Hospice*, et dont voici le sujet: un de ces chiens dressés pour aller à la recherche des hommes qui périssent ou s'égarent en traversant les Alpes, trouva un pauvre petit enfant réfugié sous une voûte de neige, et fit tant par ses caresses que l'enfant monta sur son dos, et fut mené à l'hospice par son intelligent conducteur.

M. le Barbier l'aîné a peint une allégorie dont le sujet est *la Beauté qui veut fixer l'Inconstance.* Ce tableau, désigné sous le titre de *la Chasse aux papillons*, représente l'Amour caché sous le feuillage d'un chêne, et lançant des traits aux nymphes. Une d'elles en a déja été atteinte : sa compagne applique sur la bles-

sure une rose, emblème du plaisir qui guérit les maux causés par l'Amour. Une autre Nymphe se pique en voulant cueillir des roses. Cette allégorie ingénieuse, peut-être un peu recherchée, est rendue d'une manière facile et brillante; le coloris même semble un peu trop vif: on desirerait qu'il fût tempéré par quelques teintes sourdes et indécises, qui en rendraient l'effet plus tranquille.

M. Lafitte et M. Moreau le jeune se sont particulièrement distingués par des suites de dessins composés et exécutés avec autant de goût que de grace et de finesse Ceux du premier, au nombre de huit, tracés aux crayons noir et blanc, sur un papier de demi-teinte, représentent les bas-reliefs feints de l'arc de l'Etoile, dont le modèle a été élevé à l'époque du mariage de S. M. l'Empereur. D'après ces dessins on est à même de juger beaucoup mieux que d'après l'exécution en grand du mérite de ces diverses compositions : elles suffiraient pour faire la réputation d'un artiste.

Les dessins de M. Moreau, soigneusement terminés à l'encre de la Chine, la plupart destinés à être gravés pour des entreprises thypographiques, méritent d'être remarqués parmi les meilleurs ouvrages de ce genre: Composition, ordonnance, expression, effet de clair-obscur, tout y porte l'empreinte d'un talent original, on pourrait ajouter inépuisable. On distingue entre autres deux dessins capitaux, dont le premier représente la *Réception de S. M. l'Empereur à l'Hôtel-de-Ville, le 4 decembre* 1809 : le second, la *Fête donnee à l'Empereur par la ville de Paris, à l'occasion du mariage de LL. MM. II. et RR.*

Quelques dessins de madame Giacomelli, dans le genre historique, et légèrement touchés, annoncent une grande facilité. On ne les eût point attribués à une jeune dame que l'exercice d'autres talens qu'elle cultive avec distinction distrait nécessairement de l'étude du dessin.

Nous avons observé déja qu'on n'avait point encore vu au Salon un aussi grand nombre d'ouvrages du moyen style, c'est-à-dire de paysages, de scènes familières et autres genres. Une grande partie des artistes aurait droit ici à un article spécial, que les bornes de ce volume nous empêchent d'admettre. Nous citerons du moins les principaux, et dans ce nombre, si toutefois il s'en trouvait quelqu'un d'oublié, ce serait de notre part une omission involontaire.

M. Bertin a exposé plusieurs vues pittoresques, prises dans le royaume de Naples, dans la Toscane et dans les Alpes. Cet artiste joint à la suavité du coloris et à la finesse de la touche, l'élégance des formes et un choix de fabriques du meilleur goût. Il ne laisse à desirer qu'un peu plus de variété dans ses compositions, et plus de relief dans le feuillé de ses arbres sur les premiers plans.

Six tableaux de M. Bidauld, dont les sites sont pris en Italie et aux environs de Grenoble, se font remarquer par la vigueur du ton, la solidité des masses, et le moëlleux du pinceau. M. Bidauld ne perdant jamais de vue l'étude de la nature, chacun de ses tableaux a un caractère original, une physionomie particulière.

M. Bidauld, de Lyon, son frère, a exposé deux ta-

bleaux fort bien exécutés, l'un de fleurs, l'autre de nature morte.

M. Bourgeois, qui doit sa réputation au style noble, à l'effet piquant de ses compositions, n'a offert au public, cette année, que trois dessins. Les deux premiers sont des vues de Bordeaux et de Toulouse, avec des figures par M. Zix; le troisième est une vue du château d'Ossi, sur les bords de la Loire. Ce dernier doit être gravé dans le recueil des principaux châteaux de la France, qu'il doit publier avec M. Delaborde.

M. Chauvin a envoyé de Rome, où il fait en ce moment sa résidence, plusieurs paysages ornés d'édifices, et pris aux environs de quelques villes principales d'Italie. Outre le bon choix des sites et la vérité du coloris, ses tableaux offrent le rare avantage d'une touche à-la-fois moëlleuse et légère.

Au nombre des peintres de paysages, de marines, de batailles, de scènes familières et autres compositions de divers genres, exécutées avec plus ou moins de goût et de précision, mais toujours avec un talent distingué, on doit citer encore MM. Crépin, Demarne, Drolling, Duperreux, Hue, Lejeune, Mallet, Maudevarre, Marchais, Melling, Mongin, Noël, Roëhn, Saint-Martin, Storelli, Swebach, Taunay, Wartel, Zix, etc. M. Turpin de Crissé, qui au dernier Salon exposa plusieurs paysages qui lui firent beaucoup d'honneur, a soutenu cette année sa réputation par d'autres ouvrages du même genre. Son seul tableau d'*Horace à Tivoli* place cet amateur modeste au rang de nos premiers paysagistes.

Depuis quelques années, M. Ommeganck, d'Anvers, contribue à l'ornement du Salon par ses tableaux

d'animaux, traités avec un degré de supériorité qu'aucun peintre de notre école n'est en droit de lui disputer. Les ouvrages de M. Ommeganck sont dignes d'être placés à côté des productions de l'ancienne école flamande. Ils se distinguent par la chaleur et l'harmonie du ton, une étude savante de l'effet aërien, une touche fine et moëlleuse. Lorsqu'on n'a vu qu'un ou deux tableaux de M. Ommeganck, ils ne laissent rien à desirer. Cependant, lorsqu'on a l'occasion d'en comparer un grand nombre entre eux, on croit y trouver un peu trop de conformité, et l'on regrette qu'un artiste aussi habile n'ait pas assez varié sa manière.

M. Valenciennes, digne chef de l'école moderne des paysagistes, se soutient honorablement auprès de ses plus habiles élèves. Si quelqu'un d'entre eux a perfectionné loin des yeux du maître quelques parties de l'art, aucun ne l'a surpassé pour le style poétique et original de la composition, la grace et la variété des profils, et l'harmonie générale.

Les tableaux de fleurs de M. Vandaël offrent toujours aux connaisseurs de nouveaux sujets d'éloges. Cet artiste laborieux ne doit pas moins à l'étude des grands maîtres qu'à celle des modèles qu'il emprunte de la nature, et qu'il sait choisir et disposer avec un goût particulier.

MM. Corneille Van Spaendonck, Berjon, et madame Valayer-Coster, ont exposé plusieurs tableaux du même genre.

M. Redouté et M. Bessa, son élève, semblent rivaliser de talent, d'efforts et de succès dans la peinture des fleurs et des fruits à l'aquarelle, genre d'exé-

cution si frais, si gracieux, et qu'aucun artiste, avant M. Redouté, n'avait porté à un si haut degré de perfection. Nous ne pensons pas que l'art puisse offrir jamais rien de plus délicat, de plus vrai et de plus séduisant.

Les camées de M. Parant, peints à l'imitation des agates et des sardoines, sont toujours un objet d'étonnement. Mais l'illusion que produisent ces ouvrages recherchés des amateurs n'en fait pas le seul mérite : elle est soutenue par un excellent goût de composition et de dessin.

La miniature s'enrichit chaque année de quelque nouveau talent. Les anciens néanmoins conservent encore leur supériorité, tant il faut d'étude et de persévérance pour atteindre cette parfaite exécution qui distingue éminemment nos premiers peintres dans ce genre. M. Isabey, qui joint avec un avantage qui lui est particulier, la grace de la composition, le bon goût des accessoires, au charme d'un pinceau brillant et facile, a offert cette année les portraits en pied de LL. MM. II. et RR. Ces tableaux ont constamment attiré la foule au Salon durant le peu de jours qu'ils y ont été exposés.

M. Augustin a trouvé le moyen de faire passer dans la peinture en émail la vigueur de ses teintes et le fini de sa touche. On s'attendait à voir au Salon quelqu'un de ses ouvrages dans ce genre. Il n'a exposé que deux miniatures, mais elles sont de grande proportion, et ont réuni tous les suffrages. Le premier de ces portraits est celui de M. Denon, directeur-général du Musée-Napoléon ; l'autre est celui de M. Naderman.

Deux belles miniatures de M. Saint, traitées avec

une pureté et une correction rares, assurent à cet artiste une réputation durable; ses succès, depuis longtemps mérités, n'ont pas ralenti chez lui l'amour de l'étude, et cette recherche du simple et du vrai sur laquelle il paraît avoir fondé son talent.

Les portraits en pied de LL. MM. le roi et la reine de Westphalie, par M. Aubry, seront comptés parmi les meilleures productions de cet artiste, et soutiendront la réputation qu'il s'est acquise en suivant les traces de M. Isabey, son maître, et en transmettant ses excellens principes à M. Saint. Cette réunion de trois artistes naturellement liés par une succession de talent pourrait former le triumvirat de la miniature. Les ouvrages de M. Aubry se sont fait remarquer par la suavité du coloris.

Ceux de M. Bertrand, toujours étudiés et soignés, offrent un coloris vif et un effet piquant et harmonieux. Les cheveux sont touchés avec légèreté, et tous les accessoires traités avec autant de vigueur que de finesse. Parmi les peintres en miniature, nous citerons encore MM. Jean Guérin, Sicardi, Dumont, Bourgeois, Cœuré, Evrard, Bedert, Leguay, etc, etc.

Nous allions, par inadvertance, omettre le nom de deux artistes dont les ouvrages ont toujours obtenu des éloges: M. Granet et M. Richard. Le premier est auteur d'un tableau de chevalet représentant le peintre Stella retenu en prison et dessinant sur le mur, au milieu de ses compagnons d'infortune, une image de la Vierge tenant son fils. Ce tableau est l'un des plus capitaux de ce genre, et le meilleur de ceux que l'artiste a produits jusqu'à ce jour. La petite dimension du grand nombre de figures dont il se compose est le

seul motif pour lequel il n'a pas été gravé et inséré dans ce volume.

Les jolis tableaux de M. Richard font toujours fortune au Salon. Tel est le fruit du succès qu'ils ont obtenu aux expositions précédentes. Cependant la manière de l'artiste semble avoir perdu de sa vigueur première ; sa touche est plus uniforme, ses teintes sont pâles et ont peu de ressort ; il en résulte un peu de monotonie dans les détails, et de froideur dans l'ensemble. On ne saurait trop inviter M. Richard à recourir aux principes dont il s'est montré pénétré à l'époque de ses débuts.

Mademoiselle Lescot a envoyé de Rome plusieurs tableaux de scènes familières, parmi lesquels on distingue une Prédication dans l'église Saint-Laurent-hors-des-murs. Composition, dessin, caractères, costumes, architecture, accessoires de divers genres, tout y est traité avec esprit et facilité. Si, comme il n'est pas permis d'en douter, mademoiselle Lescot a exécuté seule tant d'objets d'espèces différentes, on ne peut lui refuser un talent très-étendu, et surtout une étonnante flexibilité de pinceau.

Nous avons donné dans ce volume le trait des principaux morceaux de sculpture dans le genre historique ou allégorique. Parmi les portraits ou statues en pied, dont aucun n'a été inséré dans ce recueil, le public a paru distinguer particulièrement celui du connétable de France, par M. Cartellier ; cette belle statue, en marbre, de grande proportion, réunit, sous le rapport de la pose, des formes, du caractère et de l'exécution, tout ce qu'on peut desirer dans un ouvrage de ce genre. En tirant un aussi bon parti du

costume, qui était de rigueur, l'artiste a vaincu de grandes difficultés et fait preuve de bon goût. On a placé dans la même salle les statues en marbre de S. A. S. le prince archichancelier de l'empire, par M. Roland; de S. A. S. le prince Eugène, vice-roi d'Italie, par M. Ramey; de Cassini et du général Custines, par feu M. Moitte; de S. A S. le prince archi-trésorier de l'empire, par feu M. Masson; et de S. M. le roi de Naples, grand-amiral, par M. Lemot.

Le nombre des bustes est considérable. Ce sont pour la plupart des portraits d'hommes de lettres, de savans ou d'artistes.

Les ouvrages de gravure en taille-douce, et ceux de gravure en médailles sont ordinairement inscrits sous le titre général de *gravures*, quoique ces deux arts diffèrent essentiellement dans leurs résultats comme dans leurs procédés En effet, la gravure en médailles et la gravure en pierres fines sembleraient appartenir à la sculpture, puisqu'elles produisent l'une et l'autre des ouvrages en relief; mais l'usage a prévalu.

La gravure en médailles, puissamment encouragée par le gouvernement, dirigée par les soins d'un amateur distingué, aussi recommandable par son zèle que par son goût et ses connaissances, fait chaque jour de nouveaux progrès, et doit voir bientôt renaître son ancienne splendeur. Les ouvrages de ce genre qu'on a remarqués au Salon sont ceux de MM. Andrieux, Droz et Galle; leurs médailles ou modèles en cire ont pour sujets les événemens les plus remarquables du règne de Napoléon-le-Grand.

MM. Dubois, Le lièvre et Simon ont exposé plusieurs cadres renfermant des pierres gravées. Ces dif-

férens ouvrages sont exécutés avec beaucoup d'art, de goût et de finesse.

La gravure en taille-douce a produit depuis quelques années plusieurs pièces capitales, et cet art, qui fait constamment des progrès, semble n'avoir plus besoin que de se rapprocher encore de la manière large, transparente et lumineuse des anciennes écoles.

Plusieurs estampes nouvelles ont été exposées cette année au Salon : nous citerons les principales, avec les noms des artistes.

Vénus blessée ; le Christ porté au tombeau, d'après le Caravage, par M. Audouin. Un Trompette, d'après Terburg, par le même. Nous croyons que ces deux dernières planches font partie de la collection du *Musée français*, publiée par MM. Robillard-Péronville et Laurent. La première section de ce bel ouvrage est à-peu-près terminée.

Par M. Blot : les Bergers d'Arcadie, d'après le Poussin.

M. Chatillon : Endymion, d'après M. Girodet.

M. Desnoyers : le Portrait en pied et en grand costume de S. M. l'Empereur, d'après M. Gérard ; la Vierge au Donateur, d'après Raphaël, tableau connu sous le nom de *la Vierge de Foligno*.

M. Girardet : le Triomphe de Titus et de Vespasien, d'après Jules-Romain.

M. Massard (Raphaël-Urbain) : Sainte Cécile, d'après Raphaël ; S. Paul prêchant à Ephèse, d'après le Sueur.

M. Ribaut : le Couronnement d'épines, d'après le Titien, pour la collection du *Musée français*.

M. Morel : l'Enfant prodigue, d'après Léonello

Spada, pour le même *Musée*. M. Morel a publié depuis peu la gravure du Serment des Horaces, d'après le tableau de M. David.

M. Lignon : le Convoi d'Atala, d'après le tableau de M. Gautherot.

Plusieurs autres gravures de différens genres, tels que paysages, marines, intérieurs et portraits, par MM. Aubertin, Aubert, Avril père et fils, Boutrois, Coqueret, Debucourt, Defrey, Delvaux, Desaulx, Dickinson, Gibois, S. Godefroy, J. Godefroy, Goulu, Hugel, Lébégigun, Marchand, madame Marchand, MM. Mécou, Monsaldi, Niquet, Outkine, Petit, Pierron, Pillement fils, Pirenger, Prot et Dissart, Reinhold, Roger, Romanet, etc.

Nous ne terminerons pas cet examen des diverses productions des arts sans citer un superbe parquet en mosaïque, exécuté par M. Belloni, pour le service de S. M. Le sujet est allégorique, et composé avec goût. Un morceau d'une très-grande dimension, et faisant environ moitié du parquet, a été exposé dans la salle des sculptures. La beauté et la pureté du travail ne laissent rien à desirer. Le talent et les succès de M. Belloni justifient les encouragemens dont il est honoré.

Artistes morts depuis l'époque de la dernière exposition au Salon du Louvre.

En publiant, à l'époque de chaque exposition publique, les principales productions des artistes vivans, nous nous sommes proposé de donner des notices sur quelques uns des artistes morts dans l'intervalle d'un Salon à l'autre. Nous avons suivi ce plan à l'époque du Salon de 1808; les articles avaient été rédigés, quant aux faits, d'après les notes qui nous avaient été communiquées par des personnes qui ont vécu dans l'intimité de ces artistes. Mais, cette année, quelques-unes des notes qui nous avaient été promises ne nous sont parvenues qu'incomplètes, et d'autres, par suite de l'éloignement des personnes qui devaient nous les procurer, nous ont manqué entièrement. Ces motifs nous forcent de remettre au volume prochain (*Salon de* 1812) cette partie de notre travail, que nous pourrons alors espérer d'offrir complète. En attendant, nous faisons connaître les noms des artistes morts, dont la vie et les ouvrages doivent fournir la matière des notices chronologiques.

Peintres. MM. Vien, Taillasson, Saint-Ours.

Sculpteurs. MM. Pajou, Moitte, Chaudet.

Architectes. MM. Chalgrin, Raimond.

Graveurs. MM. Coiny, Masquelier.

Ouvrages concernant les arts, publiés nouvellement ou par continuation.

On n'a jamais publié un aussi grand nombre d'ouvrages sur les arts que depuis quelques années. Les richesses du Musée-Napoléon, fruits des conquêtes de S. M., ont excité tout-à-la-fois la curiosité des amateurs et le zèle des éditeurs. Les divers recueils auxquels ce Musée a donné lieu ont suggéré l'idée d'une multitude d'autres collections de différentes espèces, et l'on pourrait dire que les amis des arts n'ont plus rien à attendre ni à desirer dans ce genre, s'il n'était évident que l'infatigable industrie sait reproduire sous mille formes diverses les nombreuses productions du génie.

On doit placer à la tête de ces différentes collections le *Musée français*, par MM. Robillard-Péronville et Laurent. La soixante-dix-neuvième livraison a paru; la quatre-vingtième terminera la première série, à laquelle s'était borné M. Robillard-Péronville. Les deux éditeurs étant morts dans le cours de la même année, nous ignorons si cet ouvrage immense sera continué; nous disons immense, parce que dix années ayant à peine suffi pour faire graver et publier la sixième partie des objets dont se compose le Musée-Napoléon, on n'ose calculer ce qu'il faudra de temps pour terminer l'ouvrage. Au surplus, on doit le considérer en lui-même comme un véritable monument de l'art. Quelques monumens ayant été le résultat du travail de plusieurs générations, celui-ci ne

pourra qu'honorer les artistes qui se seront succédés dans une aussi longue entreprise.

Chaque livraison, de quatre planches, avec le texte in-folio, est du prix de 48 fr.; avant la lettre, 96 fr.

Les Antiquités d'Athènes, mesurées et dessinées par J. Stuart et N. Revelt, peintres et architectes. Ouvrage traduit de l'anglais par L. F. Feuillet, bibliothécaire-adjoint de l'Institut, et publié par C. P. Landon, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, correspondant de l'Institut de Hollande.

Huit livraisons in-folio, papier grand-raisin, compléteront les trois volumes dont se compose cet ouvrage, le plus important que l'on connaisse sur l'architecture grecque. Les planches, au nombre de cent-cinquante, sont exécutées avec une précision et une pureté qui ne laissent rien à desirer. Les détails d'architecture sont rapportés avec les cotes, et de la même grandeur que dans les planches originales. Le texte sort des presses de Firmin Didot. Les trois premières livraisons, formant le tome premier et partie du second, ont paru. La quatrième est sous presse.

Les monumens décrits dans les deux premiers volumes sont : *le Portique dorique* à Athènes ; *le Temple ionique* sur l'Ilissus ; le monument d'*Andronic Cyrrhestès*, connu sous le nom de *la Tour des Vents ; le Monument choragique de Lysicrate*, nommé improprement *la Lanterne de Démosthènes ;* les ruines et le plan du *Temple de Jupiter Olympien ; le Parthénon*, ou Temple de Minerve ; les Temples d'*Erechthée*, de *Minerve Poliade et de Pandrose ; le Théâtre de Bacchus ; le Monument de Thrasyllus*, et *les Propylées*.

Le troisième et dernier volume présentera, en trois

livraisons, composées de soixante planches environ, le magnifique *Temple de Thésée*, *le Temple de Jupiter Olympien*, *l'Arc* et *l'Aqueduc d'Adrien*, *le Monument de Philopappus*, *le Stade panathénaïque*, et diverses antiquités de Salonique et de Délos.

La cherté de cet ouvrage et la difficulté de se le procurer en France rendent cette traduction d'autant plus utile qu'on peut l'acquérir pour le quart du prix de l'édition originale.

Le prix de chaque livraison est de 20 fr, et 22 fr. franc de port par la poste; avec les planches sur papier de Hollande propre au lavis, 25 fr.; texte et planches sur papier vélin satiné, 40 fr.; le même, colorié, 150 fr.

On souscrit à Paris, chez C. P. Landon, rue de l'Université, n° 19, au Bureau des *Annales du Musée*.

Recueil de Gravures d'après les peintures des vases antiques tirés du cabinet de M. Hamilton. Douzième et dernière livraison, complétant 4 volumes in-folio, qui contiennent deux cent quarante-cinq planches avec l'explication. Prix 9 fr.; 108 fr. l'ouvrage complet. A Paris, chez Bénard, graveur et marchand d'estampes, rue Froidmanteau, n° 12.

Les gravures, exécutées au trait, font connaître les formes des vêtemens des anciens Grecs, celles de leurs armures et des instrumens en usages dans les sacrifices.

Cet ouvrage, utile à toutes les personnes qui s'occupent de l'étude de l'antiquité et des beaux-arts, ne l'est pas moins aux curieux qui possèdent les ouvrages publiés sur ces matières par Passeri et d'Hancarville, auxquels il fait suite naturellement.

Tableaux, statues et camées de la galerie de Florence et du palais Pitti, dessinés par Wicar, peintre, et gravés sous la direction de Masquelier, graveur; avec les explications par Mongez, de l'Institut de France, et imprimés sur papier superfin de Johannot d'Annonay. Prix de chaque livraison, de quatre planches avec le texte, 24 fr. Chez L. J. Masquelier, rue de la Harpe, n° 117. Cette belle collection se continue avec exactitude, et est près d'être terminée. La quarante-troisième livraison vient de paraître.

Recueil des Palais, Maisons et Vues d'Italie, mesurés et dessinés par P. Clochard, architecte, et gravés au trait par Normand, Thierry, Baltard et Hibbon, en treize livraisons in-folio. Cet ouvrage est terminé. Prix du volume, 60 fr., chaque cahier séparé 5 fr. Cette intéressante collection, faisant suite au *Recueil des Palais et Maisons de Rome*, par Percier, Fontaine et Bernier, contient les vues pittoresques de monumens antiques, les plans, élévations et coupes des principaux monastères, palais et maisons d'Italie, qui n'ont pas encore été publiés. On le trouve chez l'auteur, place Dauphine, n° 14.

Vies et Œuvres des Peintres célèbres, par C. P. Landon, tome huitième et dernier de Raphaël, grand in-4° de 72 planches avec le texte, cartonné par Bradel, prix 25 fr. Grand in-4°, papier vélin, épreuves avant la lettre, 37 fr. 50 c. In-folio, papier vélin satiné, 50 fr. A Paris, chez l'auteur, rue des l'Université, n° 19. Trois volumes précédemment publiés contiennent l'Œuvre du Dominiquin complet, et un choix de celui de l'Albane. Deux volumes du Poussin ont déja paru. Le quatorzième volume de la

collection générale est sous presse. On peut prendre séparément l'Œuvre d'un seul maître. Le premier volume de Michel-Ange ne tardera pas à paraître.

Traité complet de géométrie et d'architecture théoriques et pratiques, simplifié par C. J. Toussaint, architecte.

Ce traité, qui est un résumé général de toutes les opérations relatives aux études et aux travaux des architectes, se compose de dix-huit livraisons de cinq à six planches ombrées ou au trait, in-folio, et d'environ vingt pages de texte in-4°. Il contient toutes les opérations géométriques nécessaires au dessin et à la construction; la trigonométrie plane, appliquée à la levée des plans, à l'arpentage et au nivellement; les cinq ordres d'architecture, d'après les principes de Vitruve, de Vignole et de Palladio; la coupe des pierres; la manière de tracer toutes sortes de voûtes, les détails et assemblages de charpente et de menuiserie; les principes généraux de construction; les calculs des toisés de maçonnerie, de charpente, etc.; les règles de l'architecture rurale; l'analyse des lois et ordonnances relatives à la voie publique et aux constructions domiciliaires; des exemples de composition de toutes sortes de monumens anciens et modernes. L'ouvrage, composé de douze livraisons, est maintenant terminé. Le prix de chaque livraison est de 5 fr., et 6 fr. par la poste. On souscrit chez l'auteur, rue de Paradis-Poissonnière, n° 25.

Galerie mythologique, recueil de monumens pour servir à l'étude de la mythologie, de l'histoire de l'art, de l'antiquité figurée, et du langage allégorique des anciens, avec cent quatre-vingt-dix planches gravées au trait, contenant près de huit cents monumens antiques

tels que statues, bas-reliefs, pierres gravées, médailles, fresque et peintures de vases, dont près de cinquante sont inédits. Par A. L. Millin, membre de l'Institut de France, de la légion d'honneur, et conservateur des médailles de la Bibliothèque impériale. Deux volumes in-8°, de l'imprimerie de P. Didot aîné. Prix 36 fr., et 39 fr. franc de port. A Paris, chez L. C. Soyer, libraire éditeur, rue des Saints-Pères, n° 48.

Fêtes à l'occasion du mariage de S. M. Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie, avec Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche. Recueil de gravures au trait, représentant les principales décorations d'architecture et de peinture, et les illuminations les plus remarquables auxquelles ce mariage a donné lieu, avec une description par M. Goulet, architecte, membre de plusieurs sociétés des arts, et adjoint-maire du sixième arrondissement de Paris. Un volume in-8°. Prix : 10 fr. ; franc de port, 11 fr. Chez L. C. Soyer, libraire-éditeur, rue des Saints-Pères, n° 48.

Recueil des ouvrages de peinture, de sculpture, architecture, gravure en taille-douce, en médailles et en pierres fines, cités dans le rapport du jury sur les prix décennaux, exposés, le 25 août 1810, dans le grand salon du Musée-Napoléon. Un volume in-8°, contenant, avec l'explication des sujets, quarante-cinq planches gravées au trait, dont plusieurs doubles et triples ; par C. P. Landon. Prix : 9 fr. ; franc de port, 10 fr. A Paris, chez l'auteur, rue de l'Université, n° 19.

Les Amours de Psyché et de Cupidon, traduction nouvelle d'Apulée, avec 32 planches d'après les dessins de Raphaël, 1 volumes in-folio, papier vélin sa-

tiné, imprimés par Firmin Didot, cartonnés et étiquetés en or par Bradel, 36 fr. A la même adresse.

Le Saint Evangile de N. S. Jésus-Christ, ou les quatre Evangélistes. Un volume grand in-4°, papier vélin, imprimé par Firmin Didot, avec cinquante planches d'après Raphaël, le Dominiquin, le Poussin et l'Albane. Prix : 36 fr., cartonné et étiqueté en or par Bradel. A la même adresse.

Collection des neuf Muses, d'après les statues du Musée-Napoléon, auxquelles on a joint la figure d'Apollon Musagète, dessinées par Reverdin, et gravées à la manière du crayon. Le prix de chaque estampe, grand in-folio, est de 4 fr., et de 6 fr sur papier vélin. On en a tiré quelques exemplaires avant la lettre, au prix de 12 fr. A Paris, chez Reverdin, rue du Sentier, n° 15. On trouve à la même adresse, et dessinées par le même, plusieurs collections d'études gravées à la manière du crayon; ils contiennent les principes de la figure.

Le dixième cahier du *Recueil des décorations intérieures*, par MM. Percier et Fontaine, vient de paraître. Cet ouvrage intéressant se continue avec une nouvelle activité; il se vend chez les auteurs, au Louvre. Prix de chaque cahier, de six planches in-folio, gravées au trait, 4 fr.; sur papier de Hollande, 9 fr.; lavé et colorié, 30 fr. Il sera terminé en douze livraisons.

Les mêmes artistes, recommandables par le style noble, gracieux et abondant de leurs compositions, viennent de publier un nouvel ouvrage qu'on ne saurait trop recommander aux amateurs de l'architecture et du paysage. Il a pour titre : *Choix des plus belles Maisons de plaisance de Rome et de ses environs*, des-

sinées et mesurées par C. Percier et P. F. L. Fontaine. Ce recueil, de format grand in-folio, est exécuté avec tout le goût et le soin qu'on peut desirer. La septième livraison, qui vient de paraître, offre les plans, élévations, coupes, restaurations et vues perspectives des *ville Madama*, *Sacchetti* et *Altieri ;* et contient huit planches et deux vignettes précieusement gravées. En publiant cette collection digne d'orner les grandes bibliothèques, les auteurs ont paru plus animés du desir de produire un bon ouvrage, qu'occupés d'un objet de spéculation. Le prix de chaque cahier est de 10 fr. sur beau papier ordinaire, et de 20 fr. sur papier vélin. Il se trouve chez les auteurs, au Louvre.

FIN.

TABLE

des planches et autres matières contenues dans le volume du Salon de 1810.

Avertissement. *Page* 7

PEINTURE.

Andromaque et Pyrrhus. Par M. Guérin. Pl. I et II. 9

Angelique et Médor. — M. Ansiaux. Pl. III. 16

L'Empereur blessé devant Ratisbonne. — Gautherot. Pl. IV et V. 17

L'Aurore et Céphale. — Guérin. Pl. VI. 19

S. M. haranguant l'armée avant la bataille des Pyramides. — M. Gros. Pl. VII. 21

La Mère infortunée. — Mademoiselle Mayer. Pl. VIII. 23

Prise de Madrid. — M. Gros. Pl. IX. 24

Priam aux pieds d'Achille. — M. Langlois. Pl. XI. 26

Angelique et Médor. — M. Berthon. Pl. XIII. 28

Hippolyte exilé par son Père. — M. Bordier. Pl. XIV. 30

L'Empereur Napoléon recevant à Tilsitt S. M. la reine de Prusse. — M. Berthon. Pl. XV et XVI. 31

L'heureuse Mère. — Mlle Mayer. Pl. XVII. 33

Serment de l'Armée fait à l'Empereur après la distribution des aigles au Champ-de-Mars. — M. David. Pl. XIX, XX, XXI et XXII. 35

Evanouissement d'Alexandre. — M. de l'Ecluse. Pl. XXIII. 39
La Révolte du Caire. — M. Girodet. Pl. XXV et XXVI. 41
Mort de Gaul, ami d'Ossian. — M. Belloc. Pl. XXVII. 46
Sujet pastoral. — M. Fragonard. Pl. XXVIII. 48
La Mort d'Alceste. — M. Sérangéli. Pl. XXIX. 49
La Mort du général Colbert. — M. Schnetz. Pl. XXX. 50
La Clémence de S. M. l'Empereur et Roi. — M. de Boisfremont. Pl. XXXI. 51
Scène de naufrage tirée d'Ossian. — M. Lemire jeune. Pl. XXXII. 52
Dibutade venant visiter le portrait de son amant. — Madame Chaudet. Pl. XXXIV. 54
La Colère d'Achille. — M. Drolling fils. Pl. XXXV. 55
Bataille d'Austerlitz. — M. Gérard. Pl. XXXVII, XXXVIII, XXXIX, XL. 57
La Sagesse préservant l'Adolescence des traits de l'Amour. — M. Meynier. P. XLI. 61
Vénus et l'Amour, — M. Landon. Pl. XLII. 63
Les Enfans de Joseph bénis par Jacob. — M. Abel. Pl. XLIII. 64
Les Adieux d'Ariane et de Thésée. — M. Sébastien Leroy. Pl. XLIV. 65
Fénélon ramène à un paysan la vache qui lui avait été enlevée par les ennemis. — M. Hersent. Pl. XLV. 67
Eponine et Sabinus. — M. Garnier. Pl. XLVII. 69
Dévouement d'un Scythe. — M. Ducq. Pl. XLVIII. 70

L'Anneau de l'Empereur Charles-Quint. — M. Revoil. Pl. XLIX, L. 71
L'Arrivée de S. M. l'Impératrice dans la galerie du château de Compiègne. — Madame Auzou. Pl. LI. 73
La Mort d'Adonis. — Madame Mongez. Pl. LIII. 75
Allégorie sur l'état de la France avant le retour d'Egypte. — M. Franque. Pl. LIV. 78
S. M. l'Empereur reçoit au quartier-général à Finkenstein, Mirza, député vers lui par le sophi de Perse, en qualité d'ambassadeur. — M. Mulard. Pl. LV, LVI. 80
Daria, ou l'effroi maternel. — Madame Auzou. Pl. LVII. 81
Le premier né. — M. de Trézel. Pl. LVIII. 82
Délivrance de Cimon. — Lordon. Pl. LIX. 83
Thisbé recevant le rendez-vous. — M. Ducis. Pl. LXI. 85
Gabrielle de Vergi. — M. Vermay. Pl. LXII. 86
Les derniers momens du maréchal duc de Montebello. — M. Bourgeois. Pl. LXIV. 88
La Marchande de reliques. — M. Laurent. Pl. LXV. 89
Homère chantant ses œuvres chez Glaucus. — M. Perrenot. Pl. LXVII. 91
Psyché et ses sœurs. — M. Sérangéli. Pl. LXIX. 93
Des Chasseurs arrêtés près du tombeau de deux amans. — M. Dorcy. Pl. LXXI. 95
Didon. — M. Taillasson. Pl. LXXII. 96

SCULPTURE.

La Gloire distribuant des couronnes, bas-relief. — M. Cartellier. Pl. X. 25

Marius à Carthage, modèle de statue. — M. Cortot. Pl. XII. 27
L'Hyménée, statue. — M. Cardelli. Pl. XVIII. 34
L'Innocence réchauffant un serpent, statue. — M. Callamard. Pl. XXIV. 40
L'Amour mettant une corde à son arc, statue. — M. Lemire père. Pl. XXXIII. 53
Psyché, statue en marbre. — M. Milhomme. Pl. XXXVI. 56
L'Amour séduisant l'Innocence, groupe en plâtre. — M. Bosio. Pl. XLVI. 68
Susanne surprise par les Vieillards, statue. — M. Beauvallet. Pl. LII. 74
Bas-relief de la fontaine de Popincourt. — M. Fortin. Pl. LX. 84
Cyparisse pleurant son jeune cerf qu'il a tué par mégarde, statue en marbre. — M. Chaudet. Pl. LXIII. 87
La Victoire, modèle en plâtre. — M. Chinard. Pl. LXVI. 90
Bas-relief de la fontaine de la rue de Vaugirard. — M. Valois. Pl. LXVIII. 92
Céphale après le meurtre de Procris, modèle en plâtre. — M. Gois fils. Pl. LXX. 94
Observations sur quelques ouvrages dont la gravure n'a pu être insérée dans ce volume. 97
Artistes morts depuis l'époque du Salon de 1808. 112
Ouvrages concernant les arts, publiés nouvellement ou par souscription. 113

FIN DE LA TABLE.